

6^e Année. — N^o 241.

Le numéro : 40 centimes.

31 Mai 1919.



LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2. 4. 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Gal Nudant

Abonnement p^r la France: 20fr.

Abonnement p^r l'Etranger: 30fr.

F°P57



VIII
LE RÉBUS
(Suite)

Après une flânerie avec Chap dans les cirques de sable, qui, sous la lune, prenaient des lignes de sites palestiniens, on s'était mis au lit chacun de son côté.

— Bonne nuit, vieux Pierre ! avait dit Jean. Et souviens-toi que tu es l'hôte du Rébus pour tout le temps que tu voudras, c'est-à-dire pour l'éternité, j'espère !

Pourtant, ce matin, tout en s'ébrouant dans le tub, Pierre ne cessait de murmurer :

— Et, maintenant, moi, que vais-je faire ?

IX
JEAN LEROILE

Pendant que Chap, infatigable, faisait « les chevaux de bois » autour de lui, Jean procédait à ce qu'il appelait sa récolte de « tartes ».

C'était la fiente séchée des vaches qui avaient brouté, la veille, dans les prairies avoisinantes. Jean les décollait à la fourche et les versait dans une brouette qu'il poussait de place en place.

Quand elle était pleine, il la ramenait dans la pâture à Norquet et la rangeait, là, près d'une autre brouette plus grande.

Quittant, dès lors, la fourche pour la bêche, il extrayait, d'une petite carrière qu'il avait pratiquée, une glaise excellente qu'il jetait par pelletées dans la brouette *ad hoc*.

Après quoi, comme il disait, il agglomérât.

Les bras nus, vêtu d'une culotte de coutil d'un bleu délavé, guêtré de jambières jaunâtres, chaussé de lourds godillots de chasse, il peinait avec une application savante et magnifique.

Une éclatante joie de vivre et de se témoigner à soi-même sa riche vitalité l'illuminait.

Sous le voile de ses longs cheveux rabattus par le rythme de ses flexions en avant, ses petits yeux étincelaient d'ardeur intelligente. A le voir, on s'étonnait que le travail corporel pût être réputé abrutissant, en ce que l'âme n'y saurait participer.

Pierre songeait à cela, en contemplant son ami ; et, lui qui aurait eu si peur de gâter ses jolis doigts fins en les employant à un labeur grossier, il admirait que Pierre, non seulement sans répugnance mais avec un plaisir évident, déléguât ses mains si bien modelées à une tâche aussi rudement primitive. Et c'était prodige, ces belles mains-là, de les voir palper toutes ces « tartes », les rompre, les pulvériser presque, pour en poudrer (sucrer, disait-il) la glaise de la grande brouette et mélanger, ensuite, ces deux matières à rapides coups de bêche.

— C'est avec ça, vois-tu, disait Jean, que je fais un vrai sol au jardin du Rébus, jardin tout de sable, naguère.

D'un spacieux mouchoir rustique au quadrillé paille et lilas il s'épongeait, par intervalles ; et, du geste de tête que fait le cheval quand on dit qu'il « encense », il renvoyait tous ses cheveux en arrière, dégageant d'un seul coup tout le plan bien sculpté de son front ; mais à peine était-il repenché sur sa bêche que la crinière redégringolait, à la saule-pleureur.

— Si tu ne fais rien, Pierre, tu vas t'ennuyer ! Tiens, dispense ceci à ces messieurs et dames ; et veille à ce que ces grandes personnes ne dévorent pas la part de leurs enfants.

Ces messieurs et dames et leurs enfants étaient les unités d'un important troupeau de dindons, dindes et dindonneaux qu'à la première heure le fermier Norquet lâchait dans ses herbages, à cette époque de l'année.

D'une veste qui se balançait sur l'un des brancards de la brouette à glaise, Jean tira un

Voit les nos 235, 236, 237, 238, 239 et 240 du Pays de France.

épais morceau de pain rassis qu'il lança très haut selon une verticale irréprochable et que Pierre saisit, comme il retombait.

Cependant un des dindons, ayant aperçu cette manne à l'instant de l'ascension, avait poussé un appel, probablement maçonnique, puisqu'en un clin d'œil il rassembla autour de Jean tous les congénères de l'avertisseur.

Une soixantaine de becs convexes se tendirent avec avidité dans la même direction, et soixante caroncules se gonflèrent à l'envi.

Pierre voulut, tout d'abord, payer l'appelant de son zèle altruiste, en lui destinant la première parcelle. Mais, par facétie, à deux reprises, il trompa la concupiscence de la bête, qui, au troisième coup, se jeta si colériquement sur l'objet convoité qu'elle blessa, en même temps, celui qui tenait cet objet.

— Cela t'apprendra qu'il ne faut pas rire avec toute espèce de gens, émit philosophiquement le bêcheur. Le dindon n'aime pas la plaisanterie, parce qu'il ne la comprend pas. Je ne sais plus qui a dit : « Tout le monde ne peut pas être Voltaire. » Qui que ce soit, il parlait d'or. Que ceci t'enseigne à te conduire pertinemment avec les masses. La fantaisie n'est tolérée que par l'élite.

Et il continua son amalgame, pendant que Jean se hâtait de répartir à ces moitié-coqs moitié-paons la mie qu'humectaient des gouttes de son sang.

— Maintenant, vite, fourre ton doigt là dedans, commanda Leroile.

Et il lui présentait le goulot évasé d'un flacon



rempli d'une solution d'eau oxygénée. Car il était homme de précaution.

De derrière le portillon du jardin, Gra-mère-à-la-langue se multipliait en signaux optiques qui excitèrent Chap et, par suite, attirèrent l'attention des amis.

— Cela signifie que le lait fume dans les tasses et que les rôties sortent du gril, expliqua Jean.

Les brouettes rentrées, ils se restaurèrent.

Son souci provisoirement dissipé, Pierre ne cessait de s'esclaffer aux saillies répétées de Jean, qui, à propos de tout et de rien, le régalaient d'anecdotes et d'aperçus émoustillants.

Leur bavardage se poursuivait jusqu'à midi dans la partie potagère du jardin.

A l'occasion des pommes de terre qu'il arracha, des haricots qu'il cueillit, des salades qu'il repiqua, des choux qu'il échenilla, puis de la planche qu'il constitua de l'amalgame fabriqué le matin, Leroile se livra à des développements qui, radicalement, confondirent le dernier des Légerot.

Le didactisme précis de ses discours dispa-

raissait sous les ornements du tour de dire et se ponctuait d'incomparables cocasseries verbales.

On ne pouvait se dégoûter jamais de ce qu'il disait, quoi que, du reste, il pût dire, à cause de la magie, de la sorcellerie, presque, d'une verve chaleureuse essentiellement communicative. Son sens vertigineux du rapport des idées le faisait passer, par exemple, d'un raisonnement économique à un raisonnement littéraire avec l'aisance suprême que décele l'acrobate qui passe d'un trapèze à un autre, sous le plafond même du cirque.

De quoi qu'il dissertât, force était bien de l'écouter ; car, sans le vouloir et par le simple jeu de ses dons de virile séduction, il s'imposait.

Sa diction nette et sa voix bien timbrée l'y aidaient, par surcroît. Et il y avait, dans cette voix prenante, telles sonorités espiègles qui, toujours, frappaient Pierre au tympan comme des sonorités déjà ouïes, déjà goûtées, déjà chéries, même, par lui, mais qu'il ne pouvait encore identifier.

Dans son désir de s'éclaircir à cet égard, Pierre attachait sur la physionomie de Jean des regards qui insistaient à ce point que Jean, à la longue, lui dit :

— Voyons, mon vieux, qu'est-ce que tu as à me dévisager comme ça ? Tu me fais l'effet d'un qui penserait : « Toi, je te connais ; pourtant, je ne te reconnais pas ! »

— Il y a de ça, dit Pierre, en toute candeur : il me semble qu'avant l'enclos de l'Evêché, je t'avais déjà rencontré... Mais où et comment ? Voilà le hic !...

X
L'ANAGRAMME

Il y avait au rez-de-chaussée du Rébus, à côté de la salle à manger, une autre salle, de moitié plus petite et qu'un divan, une table, une chaise, un harmonium et une bibliothèque tour-nante suffisaient à encombrer.

Sur le divan une légion de coussins, sur la table un entassement de manuscrits, sur l'harmonium les pièces pour orgue de César Franck, dans la bibliothèque tournante tous les tomes du *Dictionnaire de la Conversation*. Sur des rayons, qui occupaient trois murs sur quatre, l'entière collection, reliée, de la *Revue des Deux-Mondes* s'alignait en bel ordre sourcilieux.

— Tape là dedans, quand tu voudras de la distraction, dit Jean. On a beau faire de l'ironie à l'encontre de l'antique douairière en robe saumon, elle est pleine de suc, tu sais ! C'est un trésor, à la campagne.

Mais Pierre était en arrêt devant l'harmonium.

— Qu'est-ce que tu fais de cet instrument ?

— Des faves et des choux, du raisin doux.

— Mais encore ?

— Parbleu ! j'en touche.

— La musique est donc aussi au nombre de tes vices ?

— Eh ! oui.

— Tu es renversant.

Il n'était pas au bout de ses surprises.

Un album étalé sur les genoux, Jean intimait :

— Je vais faire ta binette.

— Ça, par exemple !...

— Allons, accorde-moi un petit quart d'heure. Tu peux parler, si ça te dérange ; mais bouge le minimum, s'il te plaît.

Déjà, il s'escrimait, d'un crayon preste.

— Tu n'es pas laid, mon cher enfant, déclara-t-il. On remarque tout de suite chez toi quelque chose d'assez particulier : c'est cette énergie à la fois et cette mièvrerie qui se combinent sur ta trompette. Tu es brun, presque noir, même. Pourtant, tu as la carnation d'un blond. C'est inexplicable. (Il faudra que je te relève d'un zeste de pastel.) Certainement, il y a eu des contradictions dans ton hérédité, et ces contradictions sont venues se fondre dans l'accord de tes traits sympathiques.

— Tu me combles.

— Oui, mais ne remue pas trop !... Allons, bon !

L'album venait de glisser sur le parquet. Pierre le ramassa, et il allait le rendre à Jean ; mais l'album, en se rouvrant dans ses mains, lui arracha une exclamation.

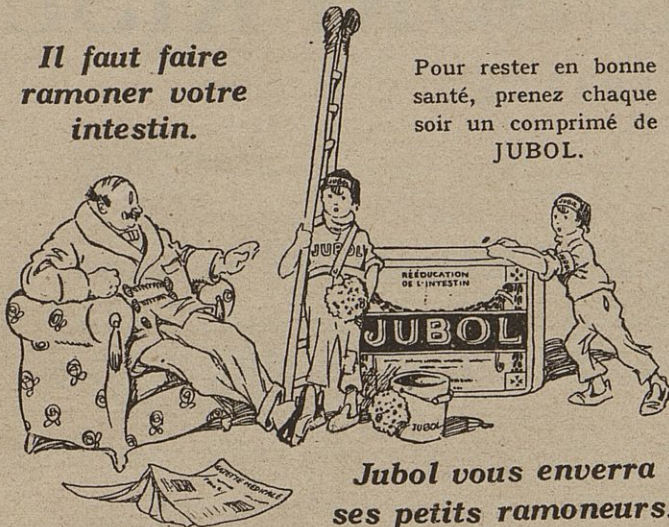
(A suivre.)

JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

**Il faut faire
ramoner votre
intestin.**

Pour rester en bonne
santé, prenez chaque
soir un comprimé de
JUBOL.



**Jubol vous enverra
ses petits ramoneurs.**

L'OPINION MÉDICALE :

« En fin de compte, le produit désigné sous le nom de Jubol constitue un ensemble fort bien combiné d'agents actifs dans la thérapeutique intestinale. Avec lui, on lutte efficacement contre la constipation chronique, on rééduque l'intestin, on améliore la digestion et, de plus, on prévient le développement de l'entéro-colite. Voilà, certes, un beau bilan et de quoi fixer l'attention des médecins et des malades sur un médicament qui, depuis plusieurs années déjà, a fourni les preuves d'une réelle efficacité. »

D^r JEAN SALOMON,
de la Faculté de Médecine de Paris.

« J'atteste que le Jubol possède une réelle valeur et une grande puissance dans les maladies intestinales et principalement dans les constipations et gastro-entérites où je l'ai ordonné. Ce que j'affirme sur la foi de mon grade. »

D^r HENRIQUE DE SA,
Membre de l'Académie de Médecine à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. La boîte : fco, 5 fr. 80 ; les 4 : fco, 22 fr. Envoi sur le front. Pas d'envoi contre remboursement.

GYRALDOSE

Hygiène de la Femme

La Gyraldose est
l'antiseptique idéal
pour le voyage. Elle
se présente en com-
primés stables et
homogènes. Chaque
dose jetée
dans deux
litres d'eau
chaude
donne la so-
lution parfumée que
la Parisienne a
adoptée pour les
soins de sa per-
sonne, matin et soir.

Exigez la forme nouvelle en
comprimés, très rationnelle
et très pratique.



Préparée dans
les Laboratoires
de l'Urodonal et
présentant les
mêmes garanties
scientifiques.

Etabl^{ts} Chatelain,
2, r. Valenciennes,
Paris, et t^{tes} phar-
macies. La boîte,
fco, 5 fr. 30 ; les 4,
fco, 20 fr. ; la grande
boîte, fco, 7 fr. 20 ;
les 3 boîtes, fco,
20 francs.

VAMIANINE

**Dépuratif intense du sang,
non toxique**

**Avarie, Tabes,
Maladies de la Peau**

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valen-
ciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le
flacon, franco, 11 francs.
Aucun envoi contre remboursement.

Brochure sur demande.

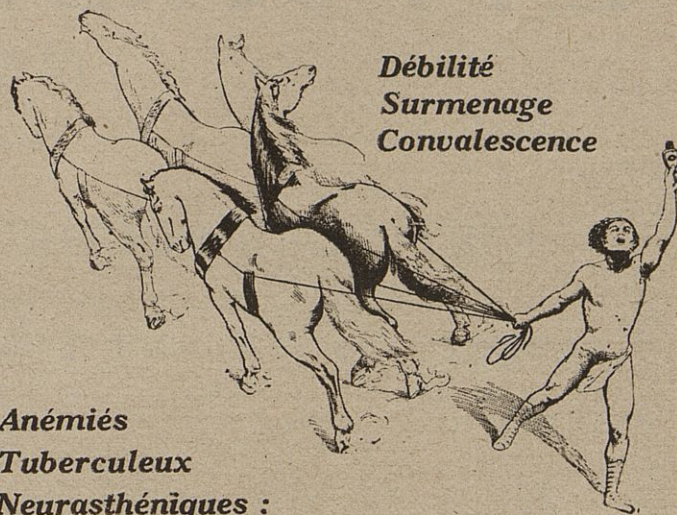
*Vamianine juggle
l'avarie et en
empêche toutes les
manifestations.*



Globéol

donne de la force

**Débilité
Surmenage
Convalescence**



**Anémies
Tuberculeux
Neurasthéniques :**

GLOBÉOLISEZ-VOUS

L'OPINION MÉDICALE :

« Extrait total du sérum et des globules du sang, le Globéol est incontestablement le plus actif de tous les produits, de toutes les préparations organiques ou minérales vantées comme réparateurs du sang. Il est en même temps le meilleur des toniques nerveux connus jusqu'à ce jour, ce qui lui permet de rendre rapidement la faculté de dormir aux malades qui l'ont perdue par suite de l'épuisement nerveux dont ils sont atteints. »

D^r DELSAUX,
Médecin sanitaire maritime.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.
Le flacon, franco, 7 fr. 20 ; les 3 (cure intégrale), franco, 20 francs.

Pagéol

Énergique antiseptique urinaire

**Guérit vite
et radicalement**

**Supprime
les douleurs de la
miction**

**Évite toute
complication**

Préparé
dans les Laboratoires
de l'Urodonal.



Communication
à l'Académie de Médecine
du 3 Décembre 1912.

**PAGÉOL est sans pitié pour les gonocoques,
hôtes indésirables des voies urinaires.**

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.
La demi-boîte, franco, 6 fr. 60 ; la grande boîte, franco, 11 fr. Envoi sur le front.

JUBOLITOIRES

Traitement curatif des Hémorroïdes

L'OPINION MÉDICALE

« On ne doit pas
conservé d'hémor-
roïdes, car elles peu-
vent saigner, s'infec-
ter et dégénérer en
cancer du rectum. »

D^r G. ROUVILLAIN,
Ancien professeur
de l'École de Médecine
d'Amiens.

Suppositoires
antihémorragiques,
décongestionnants
et calmants,
complétant l'action
du Jubol.

**Comme dans
un fauteuil
avec les
Jubolitoires.**

Etablisse^{ts} Chatelain,
2, rue de Valenciennes,
Paris, et t^{tes} phar-
macies. La boîte, franco, 6 fr. ;
les 4 boîtes, fco, 22 fr.



LA POCHETTE SURPRISE

du "PAYS DE FRANCE"

LISTE DES POCHETTES ATTRIBUÉES (5^e Série)

POCHETTES N'AYANT ÉTÉ DEMANDÉES QU'UNE SEULE FOIS

Nos	NOMS	Nos	NOMS	Nos	NOMS	Nos	NOMS	Nos	NOMS	Nos	NOMS
35.	Boyot.	1.184.	Quintrel.	2.367.	Messier.	3.413.	Creton.	4.246.	Clarisse.	4.576.	Rozier.
54.	Lalève.	1.187.	Galy.	2.373.	Gille.	3.421.	Morel.	4.247.	Battement.	4.591.	Sanas.
62.	Billerit.	1.193.	Gérardin.	2.396.	Depeursinge.	3.434.	Prout.	4.278.	Thouvé.	4.593.	Sèze.
65.	Louvet.	1.198.	Anglade.	2.407.	Raix.	3.440.	Collin.	4.336.	Lambert.	4.625.	Panthion.
68.	Dabet.	1.222.	Collot.	2.409.	Béal.	3.454.	Gardent.	4.350.	Jacquey.	4.637.	Malavas.
73.	Laporte.	1.231.	Billaud.	2.410.	Bonin.	3.457.	Roux.	4.364.	Misard.	4.642.	Le Moine.
84.	Savy.	1.248.	Robin.	2.415.	Lesur.	3.459.	Lafon.	4.369.	Golaz.	4.655.	Bœuf.
91.	Boufand.	1.276.	Jobard.	2.424.	Chaput.	3.471.	Perret.	4.372.	Curlet.	4.669.	Dessolin.
106.	Baraquin.	1.305.	Gendreau.	2.429.	Geslin.	3.472.	Pianazzi.	4.382.	Jager.	4.700.	Miville.
114.	Pestre Augte.	1.335.	Péquignot.	2.436.	Millot.	3.505.	Meffre.	4.403.	Barbare.	4.707.	Bioret.
131.	Fayollat.	1.353.	Duriez.	2.481.	Doncet.	3.518.	Grosclaude.	4.411.	Raynaud.	4.715.	Vincent.
137.	Troué.	1.381.	Bonal.	2.495.	Baveux.	3.521.	Millot.	4.416.	Bauin.	4.742.	Bervard.
143.	Vital.	1.404.	Ledoux.	2.500.	Perissel.	3.525.	Garré.	4.425.	Séris.	4.759.	Moirenc.
145.	Duprey.	1.460.	Samson.	2.511.	Ledoux.	3.526.	Perrin.	4.431.	Garnard.	4.787.	Soyer.
150.	Seyer.	1.471.	Gérard.	2.513.	Stoyé.	3.531.	Sautereau.	4.455.	Gresse.	4.792.	Houel.
152.	Capitaine.	1.506.	Gruber.	2.529.	Lambert.	3.534.	Semet.	4.468.	Dussert.	4.792.	Houel.
156.	Marche.	1.511.	Dupont.	2.542.	Husson.	3.539.	Hopital.	4.474.	Rousseau.	4.805.	Groult.
159.	Delbecq.	1.532.	Monnier.	2.543.	Troché.	3.545.	Allaire.	4.493.	Famechon.	4.820.	Bac.
164.	Daire.	1.555.	Michel.	2.547.	Mauvissau.	3.549.	Wittorski.	4.495.	Nérat.	4.849.	Beaupère.
165.	Dessaux.	1.557.	Cavillon.	2.570.	Couturier.	3.582.	Lamotte.	4.501.	Cotte.	4.911.	Nicol.
166.	Lemaire.	1.609.	Girard.	2.593.	Bonin.	3.618.	Célisse.	4.504.	Hamon.	4.928.	Perrin.
173.	Maigrez.	1.616.	Mourlon.	2.595.	Bonnot.	3.621.	Pingat.	4.513.	Apied.	4.982.	Reyre.
181.	Junel.	1.620.	Thirard.	2.607.	Magnien.	3.625.	Flounot.	4.515.	Renault.	4.991.	Lalanne.
184.	Batellier.	1.658.	Barnoin.	2.650.	Mayeur.	3.648.	Gailhaguet.	4.529.	Vidal.	4.995.	Argod.
187.	Lebreton.	1.683.	Salviac.	2.655.	Mayeur.	3.673.	Gerber.	4.547.	Aragon.		
204.	Lonquety.	1.702.	Bouquin.	2.689.	Fourmond.	3.676.	Binard.				
209.	Bordet.	1.723.	Duvivier.	2.710.	Martin.	3.684.	Caumel.				
210.	Massicard.	1.730.	Le Bourdonnec.	2.728.	Duvivier.	3.692.	Sellier.				
215.	Paris L.	1.791.	Bernard.	2.730.	Rigaud.	3.708.	Chareyron.				
216.	Guillemin.	1.793.	Chandouzel.	2.735.	Lancré.	3.717.	Legrand.				
220.	Lebreton.	1.802.	Vigy.	2.746.	Chevigny.	3.726.	Chareyron.				
221.	Roy.	1.815.	Moutbazet.	2.747.	Denis.	3.731.	Desnoyers.				
228.	Marquet.	1.823.	Soret.	2.755.	Lelong.	3.733.	Guichard.				
237.	Chatelain.	1.845.	Weyl.	2.800.	Taufour.	3.744.	Dumoulin.				
258.	Gaillandre.	1.861.	Lefrançois.	2.828.	Girème.	3.791.	Audin.				
287.	Amiel.	1.867.	Monin.	2.835.	Cordier.	3.793.	Collin.				
291.	Lucas.	1.868.	Gueytat.	2.853.	Lamande.	3.813.	Bauche.				
294.	Lévi.	1.869.	Joron.	2.887.	Tournier.	3.827.	Pouchon.				
350.	Viatour.	1.905.	Collot Madele.	2.924.	Bottin.	3.832.	Rey.				
359.	Franck.	1.910.	Guillard.	2.931.	Girard.	3.837.	Simon.				
367.	Lussiez.	1.918.	Rohmann.	2.957.	Rousseau.	3.840.	Durand.				
410.	Lefranc.	1.945.	Lavallard.	3.013.	Christmann.	3.841.	Le Gall.				
413.	Riffaud.	1.946.	Collot Paul.	3.025.	Demandre.	3.843.	Tahier.				
419.	Maillard.	1.951.	Bénard.	3.038.	Laurent.	3.848.	Abba.				
441.	Houard.	1.959.	Tixier.	3.042.	Ledard.	3.874.	Guigonnnet.				
450.	Bouzi-Bel.	1.973.	Tourneur.	3.057.	Cornet.	3.875.	Grégoire.				
466.	Crapplier.	1.981.	Lesage.	3.058.	Pocicello.	3.955.	Sauvé.				
475.	Péchinot.	1.991.	Gourmelon.	3.065.	Brossier.	3.962.	Gansselin.				
507.	Demesse.	2.007.	Tessier.	3.079.	Chaboud.	3.970.	Joubert.				
512.	Lang.	2.024.	Tournon.	3.085.	Flament.	3.987.	Martin.				
514.	Meurisse.	2.039.	Ransan.	3.087.	Spengler.	3.994.	Amadiou.				
528.	Lefebvre.	2.042.	Freulon.	3.098.	De Bussy.	4.010.	Guilbon.				
537.	Aubert.	2.044.	Houssoulliez.	3.099.	Lepère.	4.011.	Reynier.				
553.	Margat.	2.049.	Roman.	3.103.	Piquard.	4.021.	Reynier.				
566.	Verly.	2.050.	Legris.	3.121.	Parent.	4.027.	Rigaut.				
567.	Pestre Albert.	2.059.	Desgrey.	3.146.	Aubry.	4.028.	Lefebvre.				
571.	Richard.	2.071.	Schmitt.	3.149.	Manaud.	4.034.	Houllbrecque.				
580.	Jacob.	2.072.	Lingée.	3.173.	Beille.	4.053.	Machefer.				
622.	Thivolet.	2.175.	Boublon.	3.175.	Aucante.	4.055.	Lavergue.				
700.	Dieudonné.	2.190.	Royer.	3.192.	Loppin.	4.062.	Venot.				
724.	Journiac.	2.197.	Dumesnil.	3.198.	Patru.	4.067.	Genevier.				
751.	Hutter.	2.111.	Hubert.	3.216.	Guingal.	4.069.	Hubon.				
807.	Micault.	2.121.	Krouch.	3.222.	Maubeuche.	4.075.	Tixier.				
836.	Tanquerel.	2.127.	Bauchy.	3.226.	Follenfant.	4.083.	Tixier.				
845.	Dru.	2.148.	Moreau.	3.252.	Scheiber.	4.089.	Guillot.				
874.	Langlet.	2.164.	Fayon.	3.269.	Marliat.	4.102.	Hiernard.				
883.	Guilleux.	2.175.	Henry.	3.298.	Bédet.	4.126.	Marais.				
964.	Péto.	2.186.	Rouget.	3.305.	Imbert.	4.129.	Gardez.				
1.021.	Cellier.	2.198.	Béry.	3.314.	Benoist.	4.131.	Jacquel.				
1.025.	Pierrat.	2.223.	Morlet.	3.353.	Duvivier.	4.140.	Talazac.				
1.043.	Sernat.	2.226.	Bohin.	3.356.	Thoreau.	4.147.	Garnier.				
1.060.	Leclercq Av.	2.240.	Robert.	3.361.	Lutot.	4.151.	Debette.				
1.062.	Leclercq Ed.	2.287.	Charles.	3.378.	Carpentier.	4.184.	Guyot.				
1.077.	Germain.	2.310.	Hure.	3.376.	Treize.	4.185.	Gayon.				
1.079.	Braucquec.	2.318.	Moreau.	3.381.	Huet.	4.202.	Parment.				
1.080.	Tavet.	2.330.	Gandon.	3.405.	Riffaud.	4.204.	Bedu.				
1.173.	Lefevre.	2.332.	Reynes.	3.411.	Le Prin.	4.210.	Gilles.				
		2.347.	Charbey.	3.412.	Germain.	4.223.	Lehec.				

POCHETTES AYANT ÉTÉ DEMANDÉES PLUSIEURS FOIS

et attribuées aux concurrents ayant répondu exactement à la deuxième question

Nos	NOMS	Nos	NOMS
8.	(9 fois) : Milon.	354.	(2 fois) : Lanos.
18.	(5 fois) : Masse.	933.	(2 fois) : Doré.
36.	(5 fois) : Truitard.	1.029.	(2 fois) : Dumont.
37.	(3 fois) : Roy.	1.263.	(2 fois) : Martin.
38.	(2 fois) : Castel.	1.813.	(6 fois) : Marquie.
40.	(3 fois) : Moriac.	1.566.	(3 fois) : Galmard.
53.	(4 fois) : Bouyssou.	1.869.	(2 fois) : Plusse.
67.	(4 fois) : Clauss.	1.871.	(5 fois) : Brisset.
76.	(4 fois) : Gallon.	1.872.	(5 fois) : Chambelland.
81.	(3 fois) : Magnier.	1.888.	(6 fois) : Havel.
83.	(3 fois) : Raynaud.	1.892.	(3 fois) : Desfosset.
107.	(3 fois) : Savoureux.	1.903.	(7 fois) : Rousseil.
117.	(2 fois) : Denizeaux.	2.002.	(4 fois) : Guillard.
122.	(3 fois) : Mathey.	2.100.	(2 fois) : Tatibouët.
172.	(5 fois) : Chateau.	2.117.	(3 fois) : Albot.
254.	(3 fois) : Wetzelmeier.	2.628.	(2 fois) : Rousseau.
321.	(2 fois) : Dartigoyte.	3.003.	(5 fois) : Brouillit.
351.	(2 fois) : Ourgaud.	4.001.	(5 fois) : Bellin.

Les autres pochettes ont toutes été demandées plusieurs fois et aucun des concurrents n'a répondu exactement à la deuxième question ; en conséquence, elles n'ont pu être attribuées.

Quelques concurrents continuent à nous demander des numéros de pochettes déjà attribuées ; nous leur rappelons que ces numéros n'existent plus.

Les gagnants qui n'auront pas réclamé leur prix dans un délai de TRENTE JOURS à dater de la publication des résultats seront déchus de leurs droits.

LE PAYS DE FRANCE

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

du 17 au 24 Mai

LE délai de quinze jours que la Conférence de la Paix a laissé aux délégués allemands à Versailles pour présenter leurs observations sur le traité de paix expirait le 22 mai. M. de Brockdorff-Rantzau s'est montré consciencieux car il n'a, en effet, employé cette quinzaine qu'à formuler des observations. Presque chaque jour M. Clemenceau recevait, sous forme de « notes », le résultat des méditations de M. le Premier délégué. Notre Premier répondait à ces arguties sur un ton courtois, mais en termes qui eussent découragé tout autre qu'un Allemand de poursuivre la rédaction de ces inutiles papiers.

Finalement, quand le délai de quinzaine est arrivé à expiration, la délégation n'était pas encore en mesure d'annoncer l'intention de son gouvernement au sujet de la signature du traité. M. de Brockdorff-Rantzau a donc demandé à la Conférence un sursis de huit jours et, l'ayant obtenu, il s'est empressé d'en demander un autre. Quoi qu'ils se disent pressés d'en finir, les Allemands, maintenant qu'ils sont acculés à l'inévitable, retardent autant que possible le moment de l'exécution. Chez eux la campagne contre le traité est toujours aussi active : les ligues, les groupes, les personnalités continuent leurs adjurations au gouvernement, en l'invitant à ne pas signer une « paix déshonorante ». De fait, on ne savait pas encore, le 24 mai, si les Allemands se résigneraient à la signature ; on ne connaissait que leur intention de présenter des contre-propositions et de demander des corrections aux articles essentiels. Si on ne leur accordait pas ce qu'ils veulent obtenir, eh bien, ils ne signeraient rien : ils laisseraient les choses en l'état. Cette manière de grève perlée, pensaient-ils, serait cruellement embarrassante pour les alliés. Mais ces derniers étaient et restent d'accord pour reprendre dans ce cas les hostilités ; le maréchal Foch a rassemblé sur le Rhin tous les hommes et tout le matériel qu'il lui faudrait ; et le général Pershing, qui était invité à se rendre à Londres où des fêtes devaient avoir lieu en son honneur, avait à toute éventualité remis sa visite à plus tard. La situation, le 24, paraissait ne pas devoir être modifiée par le voyage que M. de Brockdorff-Rantzau faisait en coup de vent à Spa. Parti de Versailles le 23, il n'allait là-bas, disait son entourage, que pour conférer avec des membres ou représentants du cabinet Scheidemann.

Les annales de l'aviation viennent de s'enrichir d'un exploit grandiose : des hydravions ont traversé, en quelques heures, l'Océan Atlantique. C'est un aviateur français, notre « as » Marchal, qui, le premier, émit sérieusement l'idée, il y a un an, de la traversée de l'Atlantique en avion. Malheureusement, cela ne dépendait pas de lui seul ; les « bureaux » n'avaient pas encore statué sur le projet lorsque fut signé l'armistice. Mais en Angleterre et en Amérique, on avait eu le temps de trouver l'idée intéressante. L'Angleterre aspire à conquérir la maîtrise de l'air, tant par l'importance de sa flotte aérienne que par l'ampleur des buts fixés à ses pilotes ; l'opinion a épousé cette conception du gouvernement ; le projet de traversée de l'Océan ne pouvait qu'être sympathique à nos voisins ; le *Daily Mail*, à la fin de 1918, offrit un prix de 250.000 francs à celui des pilotes anglais qui la réaliserait le premier.

Les Américains se piquèrent alors d'émulation et plusieurs pilotes, chez eux, se déclarèrent prêts à tenter l'aventure ; leur amirauté prit l'affaire à cœur et voulut organiser elle-même la tentative projetée. Tandis que chez les Anglais cette tentative restait livrée à l'initiative privée, en Amérique elle devenait un acte officiel.

Les préparatifs matériels et l'étude des itinéraires envisagés de part et d'autre nous mènent jusque vers fin mars 1919. Les pilotes anglais différaient d'avis sur le sens dans lequel il fallait effectuer la traversée : de l'est à l'ouest, ou inversement. Les Américains ont adopté, dès le début, la direction ouest-est. Disons tout de suite que la conception est-ouest a failli être fatale au seul qui ait tenté de la mettre en pratique. Le commandant Wood partit le 18 avril d'Eastchurch, sur biplan Short, pour l'Irlande, d'où il devait prendre son vol pour l'Amérique. Le moteur ayant eu une panne, l'appareil et ses passagers tombèrent dans le canal Saint-Georges, où ils furent recueillis non sans peine par un torpilleur.

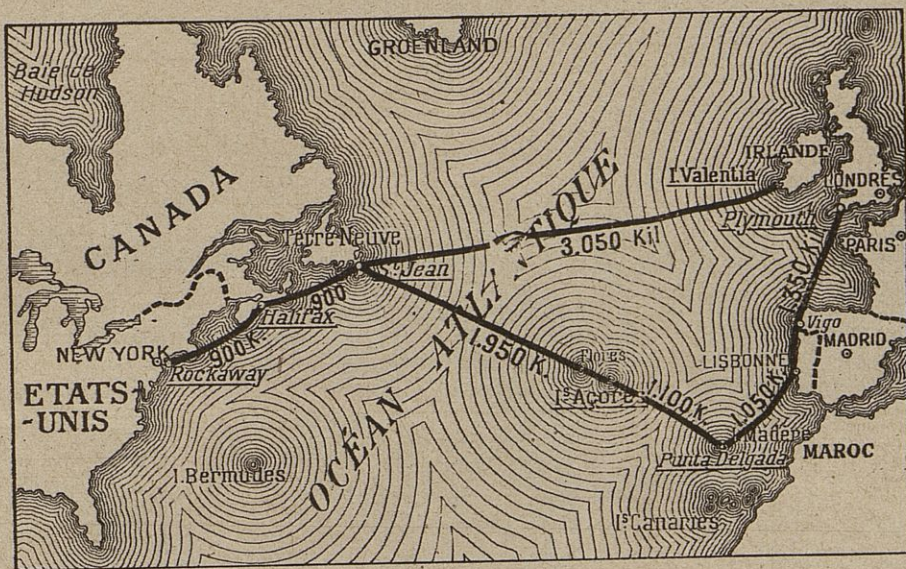
La traversée ouest-est devait avoir Terre-Neuve pour point de départ définitif. Deux pilotes britanniques, dont l'Australien Hawker, s'y rendi-

rent par mer. Trois hydravions américains N. C. 1, 2, 4, partis de New-York par voie aérienne, y arrivaient le 10 mai, après escale à Halifax. Les concurrents furent retenus par le mauvais temps plusieurs jours à la baie des Trépassés d'où ils ne partirent pour l'Europe, les trois Américains que le 16, et l'Australien Hawker seulement le 18. Ce dernier, accompagné du lieutenant-colonel Griève, montait un biplan d'aviation terrestre du modèle Sopwith, et il n'emportait que pour vingt-cinq heures d'essence, comptant se rendre en dix-huit heures directement de Terre-Neuve en Irlande : c'est un trajet de 3.050 kilomètres que les audacieux pilotes allaient parcourir sur un appareil fort ordinaire, et sans aucun secours à espérer en cas de malheur, le jalonnement de la route par la marine n'ayant pas été prévu. Bien qu'un prix en argent dût récompenser leur succès, ce qu'ils ambitionnaient le plus était l'honneur d'avoir, eux, Anglais, traversé les premiers l'Atlantique en avion ! Le sort paraît malheureusement leur avoir été contraire : à la date du 24 on n'avait en d'eux aucune nouvelle certaine. Cependant un steamer croyait avoir aperçu entre Terre-Neuve et l'Islande, le 19, un feu rouge qui pourrait être celui du Sopwith. Quant aux Américains, les trois hydravions ont suivi la route Terre-Neuve, Açores, Lisbonne, Plymouth, mais dans des conditions qui réduisaient au minimum les risques à courir. Leur amirauté avait jalonné de croiseurs cet itinéraire, tout entier compris dans des parages faciles : les appareils sont les plus puissants de la marine : leur installation matérielle ne laissait rien à désirer et la T. S. F. les tenait continuellement reliés aux bâtiments jalonneurs.

Le N. C. 4 arriva le premier aux Açores ayant franchi l'étape Terre-Neuve-Açores, de 1.950 kilomètres, en 15 h. 18, bientôt suivi des deux autres. Il leur restait à faire 2.150 kilomètres pour gagner Lisbonne, puis 1.350 pour atteindre l'Angleterre ; en ajoutant à ces distances les 1.800 kilomètres comptés de New-York à Terre-Neuve, cela leur fera un trajet de 7.250 kilomètres. Leur traversée avait été marquée par des péripéties émouvantes. Le N. C. 1 avait dû amerrir ayant perdu sa direction à 360 kilomètres des Açores ; son équipage fut recueilli par un patrouilleur. Le N. C. 3 avait eu, lui aussi, à souffrir de la

brume et de la pluie. Il avait dû interrompre son vol et s'était fait des avaries en amerrissant. Il était parti à la dérive et l'on commençait à être sérieusement inquiet à son sujet, lorsqu'il fut retrouvé par un destroyer américain qui le remorqua à Punta-Delgada.

Après quelques jours de repos indispensable, les intrépides pilotes devaient reprendre leur vol vers Lisbonne ; mais, le 23 mai, le mauvais temps les retenait encore aux Açores.



LA TRAVERSÉE DE L'ATLANTIQUE EN AVION.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL NUDANT

Le général Alphonse-Pierre Nudant, né en 1861 à Serrigny (Côte-d'Or), sort de l'Ecole polytechnique ; il y était entré en 1883, ayant déjà fait deux ans de service dans le rang comme engagé volontaire au 5^e d'artillerie. Promu capitaine en 1894, il passait chef d'escadron en 1905. Deux ans plus tard, il entrait, en qualité de professeur adjoint, à l'Ecole supérieure de guerre, où il fut chargé du cours d'état-major ; c'est là qu'il reçut les galons de lieutenant-colonel en 1911.

Promu colonel à la veille de la guerre, en juin, il prit, le 2 août 1914, les fonctions de chef d'état-major de la 4^e armée, et le 2 septembre il était nommé général de brigade. Après avoir été aide-major général, et commandé la 70^e division d'infanterie, puis le 33^e et le 34^e corps, il reçut la troisième étoile le 26 juin 1917 tout en conservant le commandement qu'il garda jusqu'au 27 mars 1919 ; il fut alors placé à la tête du 7^e corps.

Breveté d'état-major depuis 1898 avec le n° 1 sur 83 concurrents, il a été fait commandeur de la Légion d'honneur le 1^{er} avril 1917 avec cette citation : « A toujours fait preuve d'un courage et d'un dévouement remarquables. Commande un corps d'armée avec beaucoup de compétence et d'activité (Croix de guerre). »

Le général Nudant remplit actuellement les fonctions particulièrement délicates de chef de la commission d'armistice à Spa.

Nous indiquons à la page 14 la photographie à laquelle le Jury du PAYS DE FRANCE a décerné la prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 240.

CE QU'A FAIT LE PORT DE ROUEN PENDANT LA GUERRE

A la veille de la guerre, Rouen, à considérer le tonnage total de ses marchandises, était devenu le deuxième port de France ; la statistique de 1913 en fait en effet le tableau suivant :

TRAFFIC POUR L'ANNÉE 1913.	1. Marseille : 8.938.000 tonnes.
	2. Rouen : 5.597.000 tonnes.
	3. Bordeaux : 4.377.000 tonnes.

Quatre ans plus tard, Rouen atteignait le chiffre énorme de 9.593.000 tonnes, dépassant Marseille et Bordeaux de beaucoup.

Détail à spécifier : Rouen était en 1913 un port essentiellement d'importation où les entrées atteignaient 92 pour 100 du tonnage total ; il l'est resté, car en 1917 l'importation a donné 99 pour 100 de ce tonnage total (exactement 9.491.000 tonnes sur 9.593.000).

Evidemment, c'est la guerre qui a donné au grand port normand ce formidable accroissement ; mais s'il y a eu possibilité d'arriver à ces chiffres imposants, c'est que précisément le port de Rouen, sans escompter naturellement les événements qui allaient se produire, était cependant en pleine transformation et en plein progrès depuis des années.

Le travail d'appropriation de la Basse-Seine est œuvre de longue haleine puisqu'il est commencé depuis 1846, époque à laquelle le port ne pouvait accueillir que des bateaux ne dépassant pas 3 mètres de tirant d'eau ; encore ceux-ci mettaient-ils de trois à quatre semaines pour parvenir péniblement jusqu'à Rouen.

En trois périodes, 1848-1866, 1867-1895 et 1896-1906, on parvint à augmenter la profondeur de plus de 4 mètres, à prolonger d'une heure à Rouen la durée de l'étale et à permettre la remontée permanente de navires calant jusqu'à 5^m10. En 1913, en présence de ces résultats, la loi du 26 août prévoit l'approfondissement du fleuve à 8 mètres.

Le port, de son côté, quoique commencé plus tard, en 1875, fut également transformé et outillé ; en 1913, il présentait 7 m. 50 aux plus basses eaux, 8 m. 30 aux basses mers ordinaires ; 45 grues hydrauliques, 20 grues électriques et plus de six kilomètres de quais. Entre 1894 et 1913, le tonnage total augmentait en conséquence de 300 pour 100. Mais le port fluvial n'avait pas suivi le mouve-

ment du port maritime et il était devenu fort insuffisant avec ses quais courts et étroits, aux terre-pleins encombrés, avec ses îles gênantes. Or le trafic de ce port fluvial était passé de 875.000 tonnes en 1893 à 3.780.000 en 1913.

La Seine entre Rouen et Paris avait, de 1846 à nos jours, subi le contre-coup de la progression de Rouen, mais elle l'avait suivi d'un peu loin malgré le vote du projet Freycinet en 1878 et 1880. Ainsi, sept des neuf groupes d'écluses entre Rouen et Paris étaient actionnés encore à bras, l'éclairage nocturne n'existait pas. Malgré cela, à la veille de la guerre les trains de chalands en acier de 700 à 1.500 tonnes trainés par des remorqueurs de 400 à 500 chevaux remontaient de Rouen à Paris en cinq jours. Chacun de ces convois représentait environ 4.400 tonnes, c'est-à-dire la charge de dix trains de 44 wagons chacun. Et ces convois remontaient la Seine à raison de cinq, six, sept et parfois huit par jour !

Dès les premiers mois de la guerre, le port de Rouen, après une période d'organisation, prit une marche ascendante prodigieuse que les chiffres ci-dessous font toucher du doigt.

Par exemple :

CHARBON	1913 : 2.827.000 tonnes, soit 58 pour 100 du trafic total.
	1916 : 6.111.000 —
	1917 : 6.518.000 — soit 85 pour 100 du trafic total.

Un autre exemple est celui de l'arrivée des bateaux de mer, en prenant les chiffres du Bureau du port d'une part et en y ajoutant les transports de l'armée britannique :

1913.....	3.133 navires.
1915.....	5.094 —
1916.....	7.587 —
1917.....	8.766 —

A ces navires se joignit la masse des péniches refluant en hâte au nombre de plusieurs centaines des canaux du Nord et de l'Est.

Il fallut en hâte multiplier les points de débarquement, leur installation fût-elle sommaire : ainsi le nombre des postes de déchargement passa de 78 avant la guerre à 128 en 1917 ; 60 grues nouvelles à pontons mobiles et à quais, et deux transporteurs électriques à bennes furent installés. La puissance du matériel fut augmentée de 60 pour 100.

Ce n'était pas tout que de recevoir des navires, il fallait les décharger, et plus rapides étaient les opérations de déchargement, plus profitable devait être le rendement du port. On créa des primes de célérité ; on installa de nouveaux postes de péniches. De Oissel, à 11 kilomètres en amont de Rouen, jusqu'à Biessard et Grand-Quevilly, à 8 kilomètres en aval, sept parcs de stockage furent aménagés : si bien que, lorsqu'en 1913 la moyenne journalière du déchargement des navires était de 9.000 tonnes, on le vit, en 1917, atteindre le chiffre journalier de 20.000 tonnes et s'y maintenir.

Ceci encore n'était pas suffisant, car ce déchargement intensif amenait un encombrement rapide : il fallait donc évacuer le plus rapidement possible. Dès la fin de 1916, les grandes compagnies de transports amenaient 55 chalands et 15 vapeurs nouveaux, l'Etat se procurait une vingtaine de remorqueurs supplémentaires. Ainsi le nombre des remorqueurs augmenta de 28 pour 100.

D'autre part, sur l'initiative de la Ligue Maritime Française et malgré certaines résistances, que cette association réduisit d'ailleurs rapidement, fut

organisée la navigation continue de la Seine avec éclairage des écluses et des arches marinières des ponts, et avec l'aide de feux de rives. Après plusieurs essais un train de péniches de 1.800 tonnes effectua, le 5 février 1918, le trajet Rouen-Paris en cinquante-deux heures avec neuf heures d'arrêt aux écluses, alors qu'auparavant il fallait cinq jours pleins, soit cent vingt heures. Grâce à cette innovation, le chiffre des convois de la Seine, qui était de 13 dans la première quinzaine de février, passa à 28 dans la deuxième quinzaine de mai 1918, ce qui pour un même laps de temps augmenta de 52.000 tonnes les évacuations du port de Rouen.

Grâce à cet ensemble de mesures et

à des améliorations des ports parisiens, les tonnages fluviaux expédiés par Rouen sur Paris suivirent cette progression :

1913.....	3.480.000 tonnes.
1915.....	5.182.000 —
1917.....	6.206.000 —
1918.....	7.254.000 —

Aussi le nombre des bateaux de rivière disponibles journellement, qui d'août à novembre 1917 avait varié entre les chiffres énormes de 637 à 807, était descendu, à certains jours de 1918, au-dessous de 20.

De leur côté, les chemins de fer desservant Rouen avaient vu leur trafic augmenter dans des proportions du même genre : le poids des marchandises transbordées sur wagons suivit l'échelle ascendante que voici :

1913.....	1.402.000 tonnes.
1915.....	2.496.000 —
1916.....	2.899.000 —
1917.....	4.331.000 —

Quant aux voies ferrées intérieures desservant tous ces postes de débarquement, tous ces docks, leur développement passa de 47 kilomètres en 1914 à 113 kilomètres en 1917.

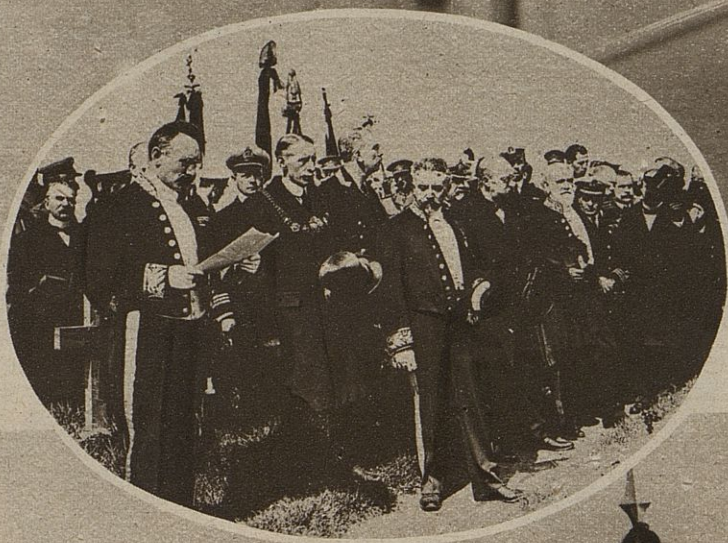
Tels sont les principaux chiffres qui permettent de juger du formidable essor donné par la guerre au port de Rouen. Evidemment, ces chiffres baisseront par suite de la réduction qu'imposera le départ de l'armée britannique en grande partie ravitaillée par Rouen. Mais l'élan donné, mais les travaux entrepris permettront au port de Rouen, tête de pont du bassin fluvial de Paris, de réaliser le développement dont toute la région séquanais a besoin.

GEORGES G.-TOUDOUZE.



VUE PRISE D'UNE PARTIE DU PORT DE ROUEN ENCOMBRÉ DE PÉNICHES.

L'ANNIVERSAIRE D'UN HÉROIQUE FAIT D'ARMES



On voit dans la photographie ci-dessus l'épave du « Vindictive » amarrée contre la jetée ; le soir elle fut illuminée. Dans le médaillon, le bourgmestre d'Ostende prononçant un discours au cimetière ; à sa gauche, le maire de Douvres avec la chaîne de premier magistrat



Une émouvante cérémonie vient d'avoir lieu à Ostende pour commémorer une des plus héroïques actions de la marine britannique : l'embouteillage des ports de Zeebrugge et d'Ostende ; le croiseur « Vindictive » qui avait participé à l'attaque de Zeebrugge fut coulé dans le chenal du port d'Ostende. Un cortège nombreux, précédé d'enfants portant des fleurs et des drapeaux, se rendit sur la tombe des valeureux marins anglais qui reposent dans le cimetière d'Ostende.

LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ

M^{me} Clemenceau-Jacquemaire a, elle aussi, fait la guerre. Infirmière-major toujours à la tâche, jamais satisfaite d'avoir réalisé l'impossible, elle a rapporté de la campagne un carnet d'impressions tout plein de vérité humaine où la même plume tour à tour cède à l'influence d'une exquise sensibilité ou de la plus impitoyable observation. Tout n'était pas parfait dans le Service de Santé aux armées, même après quatre ans de guerre. M^{me} Clemenceau-Jacquemaire l'a constaté et l'expose en une forme sans réplique. Voici un passage où elle commente l'arrivée à l'ambulance de sept cents pieds gelés dans une manière qui rappelle les apostrophes de Clemenceau polémiste :

Savez-vous ce qu'est un pied gelé, vous qui lisez ceci ? Ne vous est-il pas arrivé d'apprendre avec une certaine indifférence, qu'un malchanceux de vos amis avait rencontré ce mauvais hasard ? Vous eussiez été fâché d'apprendre qu'il était blessé. Mais un pied gelé ! eh bien ! c'est une occasion de venir faire un tour à l'arrière. Oui, on dit que c'est assez pénible ! Mais moins en somme que la vie du front. Les circulaires ne font pas allusion aux pieds gelés, quelles qu'en soient les suites, quant aux dédommagements et aux récompenses. Un pied gelé n'est pas un pied glorieux, mettez-vous bien cela dans la tête. Amputé à la suite d'une blessure, la loi est catégorique, vous avez droit à la médaille militaire si vous êtes soldat, au ruban rouge si vous êtes officier. Mais si vous perdez le pied, la jambe ou la cuisse, parce que votre pied a gelé, ah ! le major a beau discuter avec le médecin-chef, et l'infirmière accumuler les arguments, que voulez-vous, vous êtes amputé pour pied gelé, pour pied gelé, vous dis-je, et c'est un cas dont il ne serait pas décent de parler au Q. G. de l'armée.

— L'Etat-Major me demanderait si je me moque de lui, conclut le médecin-chef, en haussant les épaules.

C'est comme celui qui va peut-être en mourir. Il a une température insensée. Il souffre atrocement. « Signalez les hommes en danger de mort », dit le règlement. Oui, mais pas pour pieds gelés, encore une fois. Combien de fois faudra-t-il vous le répéter ? Il abuse celui-là ! D'ailleurs un officier enquêteur viendra l'interroger demain, car son cas est suspect. Portait-il des bandes molletières, des lacets à ses souliers ? Tout est là ! Vous savez, oh ! ils sont malins, ces hommes dont la circulation sanguine n'a évidemment aucune raison de se troubler lorsqu'ils vivent immobiles dans la mauvaise saison, au creux de tranchées envahies par les eaux et sous la pluie qui ruisselle à Verdun trois cents jours par an, du moins depuis la guerre. Ils ont des trucs, ils serrent leurs bandes, leurs lacets de cuir et, au lieu de se faire évacuer, ainsi que le médecin du régiment les en prie avec larmes, comme chacun sait dès qu'une rougeur ardente se manifeste, ils attendent. Ils font exprès d'aggraver le mal. Tous des « fricoteurs », je vous le dis. Heureusement, on les tient à l'œil. Et le conseil de guerre n'est pas fait pour les chiens. Entendre de pareils discours au regard de si cruels dommages, ah ! cela blesse deux fois le cœur.

Je demandais tout à l'heure : savez-vous ce que c'est qu'un pied gelé ? Eh bien ! c'est un pied qui d'abord n'a plus de forme tant il est enflé et tuméfié. Il est bleu ou rouge, ou livide. Il est couvert d'énormes ampoules que les docteurs appellent phlyctènes, d'un trop joli nom, et qui, ouvertes, deviennent des plaies profondes, guettées par la gangrène.

Le muscle, infecté, meurt et au cours d'un pansement il n'est pas rare d'amener au bout de la pince un doigt ou le calcanéum presque entier.

Les souffrances sont lancinantes et sans merci ; le bandage intolérable et le moindre poids et la chaleur du lit où il faut demeurer. Certains pieds gelés deviennent noirs... tout petits et se dessèchent curieusement comme



M^{me} CLEMENCEAU-JACQUEMAIRE DANS SON INTÉRIEUR.

les extrémités des momies d'Egypte. D'autres empoisonnent le membre tout entier et nécessitent le grand sacrifice. Mais après tout qu'est-ce là ? Ce n'est jamais qu'un pied gelé, pied gelé, vous dis-je, le filon, mes bons amis.

Voyons, sergent, que se passe-t-il ici ? A quelle heure sont arrivés ces hommes ?

— Je ne sais pas, moi, vers cinq heures. Nous n'avons pas arrêté de faire les papiers. Vous voyez, ça va être fini. Nous nous sommes relayés, Balard et moi, pour aller à la soupe, répond l'héroïque sergent, un fin jeune homme à blonde moustache.

Je le sens nerveux, mais décidé à se contenir et même à se montrer plein de grâces.

— Pourquoi n'avez-vous pas prévenu ? Il faut faire les pansements



M^{me} CLEMENCEAU-JACQUEMAIRE EN INFIRMIÈRE.

et il n'y a ici qu'un médecin du « triage ». En outre ils demandent tous à manger.

— Oh ! manger, ils sont bons pour ça ! Ils réclameront toujours. Ils sont arrivés après la soupe. Ça n'est pas de ma faute à moi ! C'est au départ qu'on aurait dû leur donner un repas froid à emporter. On ne peut pas se mettre à faire des pansements à une heure pareille. Avec un sourire engageant : — Pour ce soir on va les laisser se reposer. Demain matin on s'en occupera à la première heure ; on demandera un train et on les fera partir dans la journée.

Tout ceci est doucereusement débité avec le souci de répondre aux vues extravagantes d'une insupportable personne qui se mêle de ce qui ne la regarde pas, mais serait d'autre part capable de vous attirer des ennuis.

En effet l'insupportable personne répond :

— Pas du tout, sergent. Les pansements doivent être faits tout de suite. Faites prévenir le médecin-chef de l'Evacuation.

— Il est en permission.

— Il a un remplaçant.

— Je ne ferai prévenir personne. On fera comme j'ai dit.

— Très bien. Il y a ici à peu près quatre-vingts ou cent médecins et vous ne dérangez personne quand il arrive sept cents blessés. Je vais...

— Ça n'est pas des blessés, c'est des pieds gelés.

— Bon. Je vais aller chercher toutes les infirmières de l'équipe. Nous sommes trente-cinq. Nous ferons des pansements toute la nuit, s'il le faut, et les hommes auront à souper, je vous en réponds.

Le grand officier de zouaves, qui s'était tranquillement chauffé sans rien dire depuis que nous avions échangé quelques mots, est derrière moi. Il me soutient, enchanté, contre le déplaisant petit bonhomme qui, retransché derrière sa grande table à écrire, ne conçoit rien de mieux à faire pour secourir les blessés que de répondre sur des papiers officiels aux nuisibles questions des bureaucrates. Il a répondu ; ses hommes ont répondu. Il n'a plus rien à faire ; eux non plus. Ils ont gagné leur repos et le pain de la patrie. Pour le reste, ça ne l'intéresse pas. Il a fini ; il va se coucher. C'est le règlement, il ne connaît que ça.

La Chambre accorde aux femmes les droits politiques



M^{me} MARIA VÉRONE
Avocate à la Cour d'Appel de Paris, Présidente
de la Ligue française pour le droit des femmes.



M^{me} JULES SIEGFRIED, vice-présidente
du Conseil international des Femmes des pays actuellement interalliés et neutres,
lequel représente vingt millions d'adhérentes.



LADY ABERDEEN, présidente



M^{lle} JEANNE LALOË
la première Française qui posa sa candidature
à un siège municipal à Paris en 1908.

A la suite d'une éloquente intervention de M. Viviani, fortement soutenu par M. Aristide Briand, la Chambre a voté, dans sa séance du 20 mai, une proposition de loi donnant aux femmes non seulement le droit de voter mais aussi le droit d'être élues ; ce qu'on appelle en termes parlementaires l'électorat et l'éligibilité des femmes. En émettant ce vote, on peut dire inattendu, la Chambre a voulu rendre un éclatant hommage à l'intelligence, au civisme, au dévouement des femmes françaises.

Il n'y a plus qu'une étape à franchir pour que la loi ait son effet et que les femmes puissent aller aux urnes et même figurer sur les listes de candidats ; il faut le vote du Sénat. Jusqu'à présent, il convient de l'avouer, la haute Assemblée a paru réfractaire à la réforme féministe ; dernièrement la commission qu'elle avait chargée d'examiner une proposition analogue de M. Louis Martin, sénateur du Var, concluait, à une forte majorité, au rejet. Mais les partisans de la réforme ne perdent pas tout espoir ; car, dans sa séance du 22 mai, le Sénat, au lieu de renvoyer à cette commission hostile la proposition votée par la Chambre, décidait de nommer une nouvelle commission.

Si le Parlement se décide à donner aux femmes les mêmes droits politiques qu'aux hommes, ce sera le commencement d'une longue et dure campagne menée par les féministes.

En 1888, la Chambre était saisie d'une proposition de loi tendant modestement à accorder aux femmes le droit de participer aux élections des membres des tribunaux de commerce, droit ainsi limité aux commerçantes. Ce n'est qu'en 1894 que la loi est votée. Puis, en 1908, le Parlement vote la loi conférant aux femmes l'éligibilité aux conseils de prud'hommes.

Et cependant l'agitation féministe, suivant l'impulsion des terribles suffragettes d'Angleterre, allait croissant. En 1908, M^{lle} Jeanne Laloë pose sa candidature aux élections municipales de Paris et mène une vive campagne ; M^{me} Hubertine Auclerc renverse les urnes électorales et est condamnée pour ce fait. Deux ans après, aux élections législatives, M^{mes} Marguerite Durand, Hubertine Auclerc et Nelly Roussel sont candidates aux élections législatives.

La campagne devient de jour en jour plus vive : le 18 mars 1911 M^{mes} Hubertine Auclerc et Jeanne Misme lancent un appel en faveur du suffrage des femmes. L'année suivante les suffragettes adressent aux pouvoirs publics une requête pour obtenir le droit de vote.

Puis c'est la guerre ; les femmes font vaillamment leur devoir. Aussi, en 1917, la commission du suffrage universel de la Chambre se montre-t-elle favorable à l'électorat des femmes. En décembre 1918, est publié le manifeste des femmes françaises demandant la reconnaissance de leurs droits politiques. On approchait du succès.

Les pays étrangers avaient montré l'exemple. Au début de la révolution russe, Kerensky décidait que les femmes participeraient aux élections de la Constituante.

En Allemagne, les femmes recevaient, également après la révolution de novembre 1918, le droit de vote et prenaient part aux élections de la Constituante ; plusieurs même étaient élues et allaient siéger à Weimar.

En Angleterre, depuis 1907, les suffragettes, sous la conduite Mrs. Pankhurst, ont mené une violente campagne aux multiples péripéties ; mais il a fallu la guerre pour qu'elle aboutît. C'est le 21 juin 1917 que la Chambre des Communes donnait aux femmes le droit de vote.

Aux Etats-Unis, les femmes sont électrices dans plusieurs Etats. Mais malgré les efforts du président Wilson, le Sénat a refusé le droit de vote pour les femmes aux élections pour le Congrès.

Au Canada, les femmes peuvent voter à vingt et un ans.

En Belgique, la Chambre, en adoptant le projet de loi qui instaure le suffrage universel, décide que les veuves de guerre non remariées jouiront du droit de vote ; trente mille femmes pourront ainsi voter.

En Italie, les femmes ont aussi fait valoir leurs revendications ; mais jusqu'à présent elles n'ont réussi qu'à obtenir de la Chambre la prise en considération d'un projet leur accordant le vote administratif.

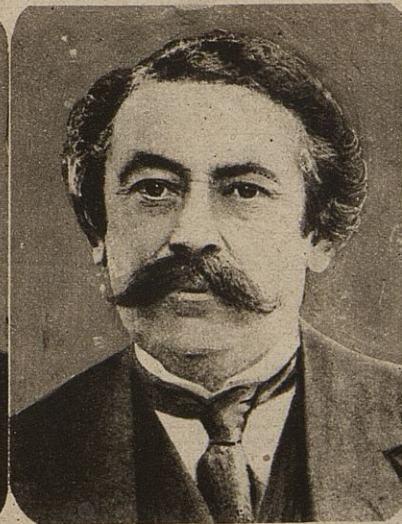
En Hollande, dès 1907, le Parlement était saisi d'un projet tendant à accorder l'éligibilité aux femmes. En Norvège, au Danemark, en Australie, les femmes ont depuis longtemps le droit de voter.



MRS. EMMELINE PANKHURST,
la célèbre suffragette et agitatrice anglaise.



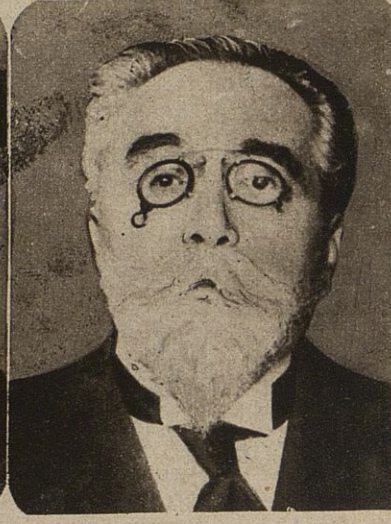
M. RENÉ VIVIANI
dont le discours décida la Chambre à accorder
aux femmes le droit de vote.



M. ARISTIDE BRIAND
dans une chaleureuse intervention a réclamé
pour les femmes les droits politiques.



LE PRÉSIDENT WILSON
s'est de tout temps affirmé partisan du droit
de vote aux femmes dans tous les pays.



M. LOUIS MARTIN.
Sénateur du Var,
défenseur au Sénat du droit des femmes.

La reconstruction des voies ferrées sur le réseau de la Compagnie du Nord



A LILLE, LA CONSTRUCTION QUI REMPLACE LE PONT N° 5

Sous leur direction, des ponts de bois s'élevèrent, des viaducs provisoires se dressèrent dominant les accidents de terrain et les ruines, et permettant aux convois de passer.

L'œuvre de destruction systématique, ou jugée indispensable aux combinaisons stratégiques de nos ennemis, a été large, comme ces interventions chirurgicales qui ne s'embarrassent pas des onces de chair qui grincent sous le scalpel : les Allemands pour faire sauter les ponts ou ouvrages d'art, de grande ou de petite dimension, usèrent de mines à grandes quantités d'explosifs.

De telle façon que dans la plupart des cas, non seulement les voûtes et les tabliers métalliques furent détruits, mais aussi les piles et les culées jusque dans leurs fondations.

De là, les abîmes, les blessures qui béent à l'amorçage des ponts et qui donnent aux paysages de guerre ce cachet terrible que révèlent les photographies que nous publions.

Les Allemands firent également sauter les aiguillages et allèrent jusqu'à détruire la voie courante sur des dizaines de kilomètres consé-

Au lendemain de l'armistice, ainsi que nous le savons par les déclarations de la Compagnie du Nord, le réseau s'est trouvé, sur 2.123 kilomètres, sans un seul pont ou tunnel intact, sans une seule gare qui n'eût été détruite au moins en partie. La vie économique de toute une région, la plus importante peut-être puisque l'industrie de la France s'y était centralisée, était donc suspendue, sinon paralysée.

Il fallait donc, en faisant appel au dévouement des sapeurs anglais et français et du personnel spécialiste de la Compagnie, qui pendant la guerre a donné la mesure de son activité et de son patriotisme, reconstituer le réseau, reconstruire, en attendant la réédification définitive des ouvrages d'art abattus par les Allemands, des ponts, des viaducs, des gares, des voies ; en un mot, refaire, et en quelques mois, tout ce que la guerre avait anéanti.

On demeure confondu en pensant que quelques hommes, guidant une petite armée d'auxiliaires, aient pu mener à bien ce travail qui eût découragé bien des âmes solidement trempées.

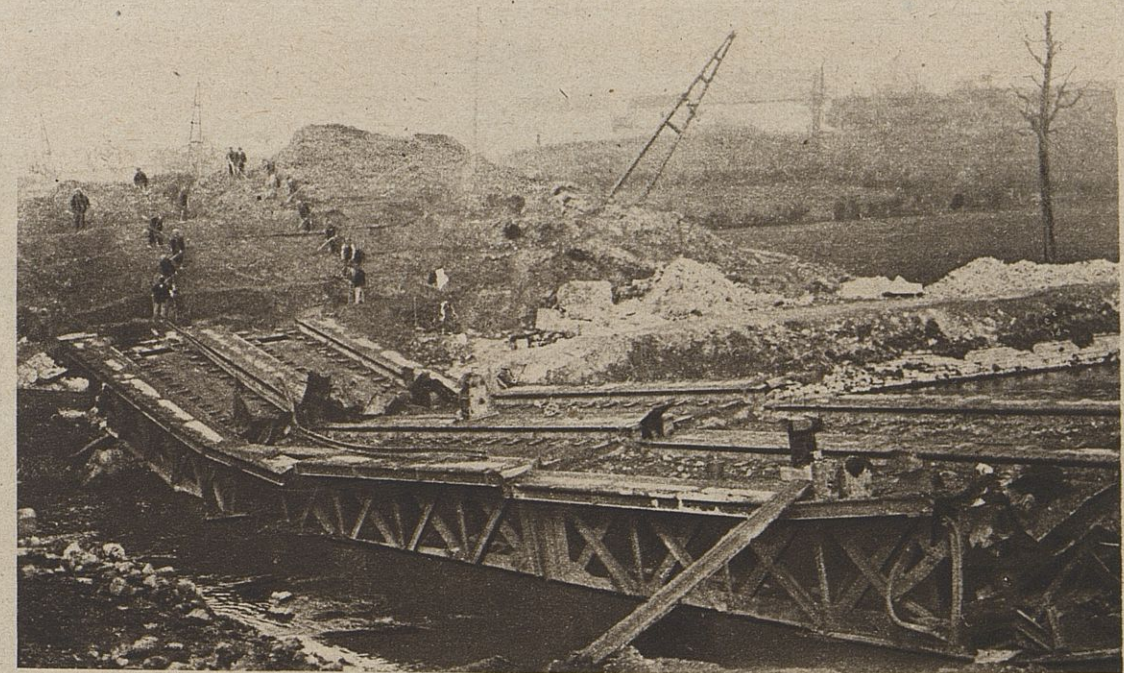
incombait à l'autorité militaire, aux ingénieurs et aux agents de la Compagnie.

Il s'agissait, nous le répétons, de reconstruire un millier d'ouvrages provisoires, suffisamment solides pour que les voyages s'accomplissent sans risques, et cela dans un délai très court, afin que les intérêts économiques de la France n'en souffrissent point, et que le public, habitué à voyager pour ses affaires ou pour ses plaisirs, pût reprendre son train de vie.

Eh bien ! ce tour de force a été accompli.

Oui, quelques jours après l'armistice, malgré l'encombrement, malgré des obstacles matériels rebutants, le réseau envoyait une petite armée de cheminots courageux qui remettaient en place 5 à 6.000 kilomètres de voie dont plus de 1.000 de voies principales.

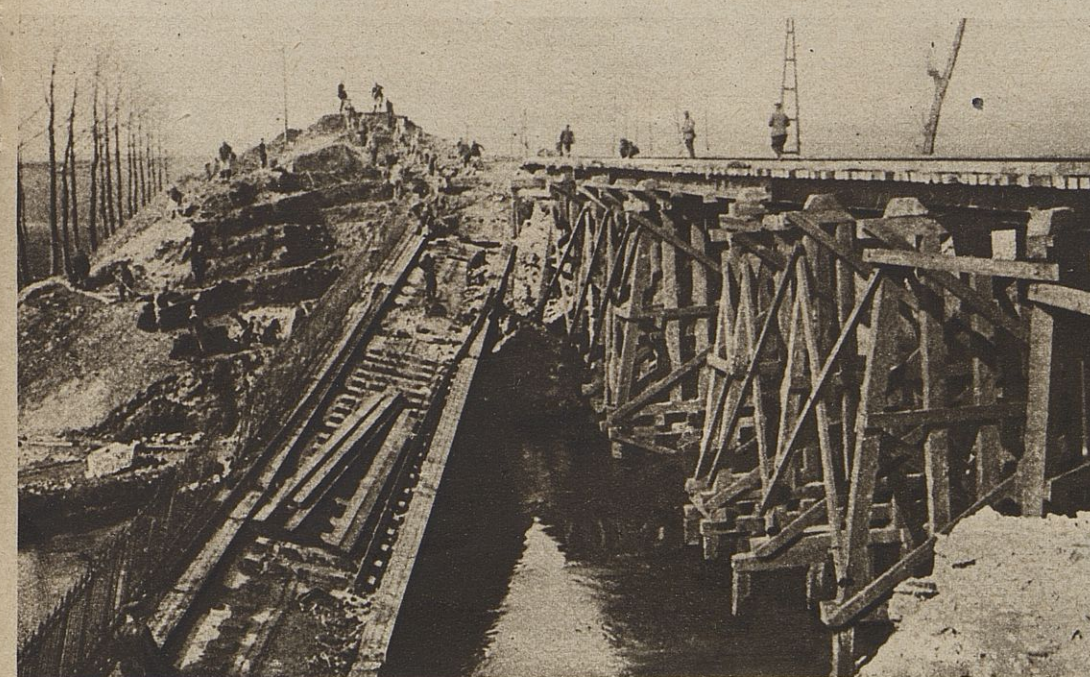
Ces braves gens étaient amenés à pied d'œuvre en même temps que les rails et l'outillage ; ils couchaient comme ils pouvaient — le plus confortablement possible — dans les wagons, prenaient leurs repas dans des cantines improvisées, tandis qu'on édificait, avec des matériaux de fortune, des huttes, des cabanes, des réfectoi-



A LOUVROIL, LE PONT DU CHENAL EST COMPLÈTEMENT DISLOQUÉ.



PRÈS DE LOUVROIL, LES TRAINS CIRCULENT SUR CE PONT DE FORTUNE.



ENTRE ERQUELINES ET CHARLEROI, LE PONT PROVISOIRE DE LABUSSIÈRE.

res, si ce substantif n'est pas trop prétentieux.

Cette genèse de la reconstitution du réseau du Nord est une belle page de l'histoire ouvrière, et si elle fait honneur aux ingénieurs qui l'ont écrite, une grande partie en rejait sur le dévouement inaltérable de ces soldats obscurs des compagnies, ces cheminots qui ne reculèrent jamais devant une besogne qui avait pour but de relever la France et de panser une de ses plus cruelles blessures.

Le temps permettra à la statistique d'établir ce qui fut fait et qui n'est qu'un travail provisoire, puisqu'il faut maintenant parachever l'œuvre en substituant aux ponts de bois, aux gares en planches, aux huttes de terre, des ouvrages d'art, ponts, viaducs, gares, cabanes, selon les types que nous leur connaissons.

Et ces travaux préparatoires ne furent faits que par étapes, comme s'il s'agissait de l'investissement d'une place forte.

Un exemple suffira pour l'illustrer :

Pour la reprise des relations internationales, il fallait d'abord atteindre Lille où l'on ne parvenait que par la ligne du littoral (Calais)



A HIRSON, LE PONT AU KILOMÈTRE 197 N'EST PLUS QU'UN FOUILLES.

cutifs, soit en faisant sauter un joint sur deux (ce qui rend les rails inutilisables), soit en arrachant les rails des traverses au moyen de charues trainées par des locomotives qui mettent la voie dans un état tel qu'il n'y a plus qu'à déblayer complètement la plate-forme pour remplacer par une voie entièrement neuve les rails et les traverses de l'ancienne voie mise hors d'usage.

Si les Allemands cherchent les raisons de la sévérité du traité de paix qui leur est imposé, ils en trouveront certainement une dans ce tableau d'une destruction systématique qui n'avait d'autre but que de ruiner entièrement la France et de l'empêcher de se reconstruire.

Cette destruction porte sur 1.180 ponts dont 210 de plus de 10 mètres, sur 228 gares, c'est-à-dire le tiers du nombre des gares que comportait le réseau, sur la presque totalité des lignes télégraphiques, téléphoniques, de lumière ou d'énergie, des alimentations d'eau, des bâtiments, cabines ou postes d'embranchements, postes sémaphoriques, signaux, etc., etc...

On voit, et nous y insistons, la tâche qui

en utilisant les gares de la banlieue de Lille, Saint-André et La Madeleine. Ensuite, on est allé à Lille par le sud, par Béthune, en desservant Lille-Porte-d'Arras et Porte-des-Postes. Après, on est entré par la gare des marchandises Lille-Saint-Sauveur. Enfin, quand on a pu déblayer le pont Sainte-Agnès qui était tombé en travers des voies principales entre Fives et Lille, on est arrivé par Lille-Voyageurs.

Disons, en passant, que les ingénieurs de la Compagnie ont tenu à donner la gare de Lille aux Lillois, pour leurs éternelles.

Maintenant que la ligne est rétablie par Douai-Libercourt, on ne met que de cinq heures et demie à six heures pour le voyage de Paris à Lille, au lieu de huit heures. Avant la guerre, la durée du voyage était seulement de trois heures.

En affirmant que la Compagnie du Nord a fait un grand effort pour reconstituer son réseau, on voit que nous n'étions pas au-dessus de la vérité ; c'est qu'il a fallu, non seulement reconstruire, mais aussi ravitailler le personnel employé à cette rude tâche.



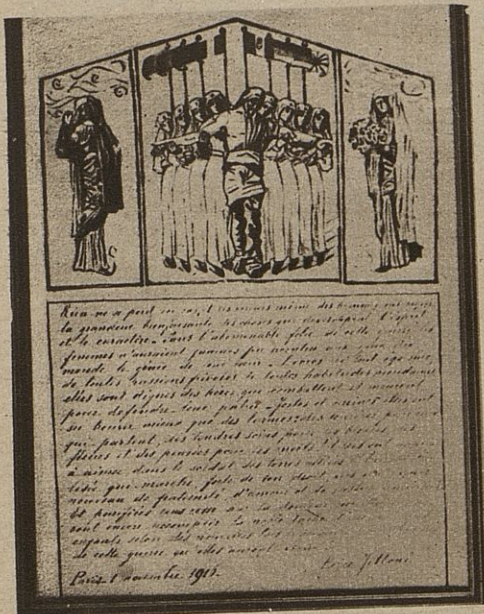
A BLANGY, C'EST À PEINE SI L'ON RECONNAÎT L'EMPLACEMENT DU VIADUC.

LES EXCENTRICITÉS DE LA MODE



Quelques excentricités de la mode parisienne ont fait sourire : mais l'audace de nos compatriotes a été largement dépassée par nos alliées. Sur la plage de Margate on a pu voir de jeunes Anglaises dont le costume de bain imitait par ses zébrures le camouflage des canons du front et des navires. Dans le médaillon, une élégante de New-York cache sa figure mais montre son mollet orné d'un bracelet avec pendentif.

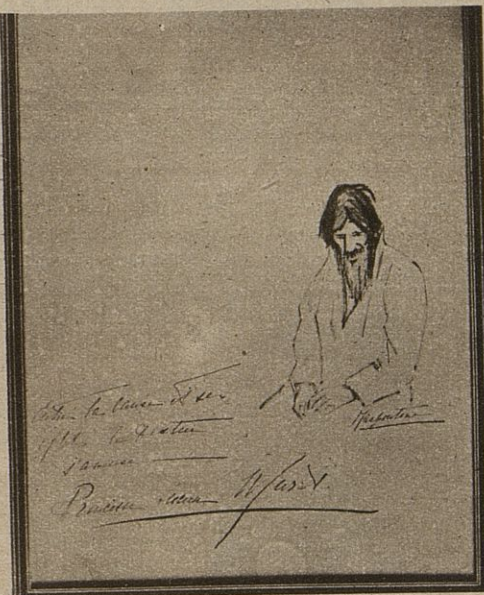
L'ART INSPIRÉ DE LA GUERRE



Une exposition originale vient de s'ouvrir place Vendôme. On n'y voit que des œuvres de reines ou de très grandes dames.



A gauche, c'est une page de Mme Tittoni ; à droite, ce croquis de Raspoutine est de la princesse Murat. Le coq gaulois saluant de ses notes vengeresses les tombes de nos morts est de la comtesse de Gontaut-Biron.



Les reines d'Angleterre, d'Italie, de Roumanie sont au nombre des exposantes. La Belgique est représentée par la sœur du roi.



Le statuaire Cipriani est l'auteur de ce monument à la gloire de l'aviation. Au sommet, un génie symbolise dans un envol magnifique l'audace de nos aviateurs ; la même figure est montrée, à droite et à gauche, sous d'autres angles. Sur la base du pylône, des bas-reliefs évoquent quelques tragiques épisodes de la carrière aérienne. Ce sont : un avion qui tombe en flammes après un combat, le corps d'un pilote mort et une escadrille en plein vol.



ECHOS



THE RIGHT MAN...

On sait que la conduite de la guerre a exigé, au cours de la campagne, de nombreuses entrevues où les membres des gouvernements français, anglais, américain ont dû échanger des idées, de vive voix. — De vive voix... très joli, mais comment ont-ils pu se comprendre ? La plupart des hommes d'Etat anglo-saxons sont incapables de discourir en français — et la réciproque est non moins vraie.



Le lieutenant MANTOUX.

Alors ? à l'aide de quelle langue les « grands manitous » ont-ils pu converser utilement ? On peut dire que c'est à l'aide de la « langue » du lieutenant Paul Mantoux, interprète hors de pair... Merveilleusement doué, M. Mantoux est un virtuose qui excelle à « refaire » en français, aussitôt après l'avoir entendu, n'importe quel speech de M. Wilson ou de M. Lloyd George — de même qu'il « refait » en anglais, séance tenante, un discours de M. Bourgeois !

Inutile d'ajouter que M. Mantoux n'est pas le premier venu. Normalien distingué, auteur d'ouvrages estimés tels que la *Crise du Trade-unionisme*, il occupait avant la guerre, au King's College de Londres, la chaire d'histoire.

Artisan essentiel du travail politique interallié pendant la campagne, M. Mantoux, depuis l'armistice, joue un rôle non moins important à la Conférence de la Paix, où il opère au sein même du Conseil des Quatre. Confident des augures, il était particulièrement qualifié pour le poste qui vient de lui être confié au secrétariat chargé d'assister le Conseil Exécutif de la Ligue des Nations. Il est l'homme grâce auquel les conciliabules internationaux évitent l'écueil de devenir des Tours de Babel.

SHAKESPEARE BOLCHEVISTE !!!

On croyait avoir tout dit sur Shakespeare. On se trompait. Pour couronner l'édifice de commentaires déjà élevé à la mémoire de l'immortel poète, il manquait une pierre... le pavé de l'ours. Il vient d'être décoché — par une main boche, naturellement !

Dans un journal socialiste allemand, un professeur teuton en mal de spartakisme démontre, avec la lourde pédanterie qui sied, que Shakespeare était le précurseur de Liebknecht et de Lénine ! Pourquoi ? Parce que, dans *Henri VI*, Shakespeare fait dire à l'un des personnages, Jack Cade : « Et vous tous, qui aimez le peuple, suivez-moi. Maintenant, montrez que vous êtes des hommes : c'est pour la liberté ! Nous ne laisserons pas un seul lord, pas un seul gentilhomme. Nous n'épargnerons que ceux qui vont en souliers cloués... »

Or Shakespeare a fait de Jack Cade un personnage antipathique. Mais, sans vergogne, le Herr Doktor affirme le contraire...

A cette bouffonnerie tudesque, un critique anglais, pince-sans-rire, a répondu avec une jolie pointe d'humour britannique : — Evidemment, nous n'avons pas lu Shakespeare assez profondément (deeply)...

VONT-ELLES AVOIR DES POCHEES ?

Les femmes ont renoncé aux poches... Des poches ! où diable trouverait-on la place de les loger dans ces robes de plus en plus rétrécies et écourtées qui semblent ne répondre désormais à d'autre but que celui-ci : être confectionnées avec le minimum d'étoffe ?...



Une réaction serait-elle sur le point de se dessiner ? Quelques Anglaises, rendues à la « vie civile » n'ayant été mobilisées dans les services aérés, ont conservé un excellent souvenir

des poches confortables que comportait l'uniforme dont on les avait revêtues : elles viennent de demander à leurs couturiers de pratiquer dans leurs nouveaux costumes des aménagements analogues...

Oh ! Oh ! cet exemple londonien va-t-il être suivi en France ? La « poche » va-t-elle franchir la... « Manche » ?

Hum ! soyons sceptiques. Cette mode est trop pratique pour avoir du succès.

MARRAINES DE PAIX

Dans un élan de solidarité généreuse, certaines cités du Midi de la France ont adopté pour « filleules » des villes dévastées de la région du Nord. Pourquoi des gestes analogues ne se produiraient-ils point entre les nations ? Une personnalité américaine suggérerait l'autre jour, dans l'intimité, une idée de ce genre :

« Les grandes nations, au lendemain de la victoire, doivent tenir auprès des nations moins fortes et plus éprouvées ce rôle de marraines que les femmes de tous les pays se sont fait un honneur de remplir pour adoucir aux poilus isolés les souffrances et les misères de la guerre. C'est aux grandes nations de rester aussi longtemps qu'il le faudra les « Marraines de Paix » des nations qui ont à reconstituer leurs forces... En ce qui concerne mon pays, je sais qu'il ne faillira pas à cette tâche. Hommes d'affaires, nous connaissons tout le prix des moyens matériels les plus parfaits pour le développement d'un pays... »

Voilà de nobles et fortes paroles. Souhaitons qu'elles trouvent l'écho qu'elles méritent.

AU PAYS DE FRANCE

La France a émerveillé le monde pendant la guerre. Elle l'émerveillera encore pendant la paix. Dès à présent, la vitalité magnétique dont témoigne le peuple français vient d'arracher à un étranger ce cri d'enthousiasme : « Il a fallu l'extraordinaire énergie de ce peuple généreux entre tous pour mener jusqu'au bout son colossal effort, et quand on pense à son million et demi de morts on s'étonne de la force vitale, de la volonté de revivre qui se manifeste malgré tout dans cette nation saignée à blanc. »

Oui, la France veut revivre. Et son effort militaire passé ne l'a nullement épuisée pour l'effort pacifique à venir, parce que, dans cette lutte nouvelle, ce ne sont plus, si je puis dire, les mêmes muscles qui vont travailler.

Lancé dans l'immensité de la conflagration guerrière des mondes comme un fétu dans la tourmente, le « mobilisé », humble parcelle des millions d'héros offerts à la patrie, se sentait réduit aux proportions d'un véritable « rien », engrené dans le mécanisme des disciplines militaires, et appelé simplement à mourir, sur un signe, à son poste de bataille...

Maintenant, il en va tout autrement. Rendu à lui-même, à sa famille, à sa profession, à ses goûts, le « démobilisé » doit se tenir prêt, non plus à mourir, mais à vivre — et à vivre intensément, pour assurer sa propre existence et celle des siens. D'où la mise en jeu d'intérêts immédiats, directs, personnels... Sous cet aiguillon pressant va reflourir la vertu gauloise par excellence, celle des initiatives individuelles.

Ces initiatives, ce sont elles qui susciteront une renaissance de la France éternelle, si les pouvoirs publics savent les organiser, les coordonner, les encourager. A ce propos une grande leçon vient de nous être donnée par l'Amérique, où l'Etat a su collaborer à la tentative de traversée aérienne de l'Atlantique avec un entrain sans exemple, hélas ! chez nous. « Songez donc ! a gémi un de nos aviateurs... Quelle révolution dans notre bureaucratie s'il avait fallu dans une telle aventure lancer des hydravions, des pilotes et cinquante navires pour jalonner la route ! »

Moralité ?... Nous l'avons trouvée l'autre jour dans la bouche d'un poilu :

— La paix ? disait-il... Que les Allemands nous la signent et que M. Lebourgeois nous la f...iche ! Avec ça, on ira loin !

D'accord.

LE « POILU » TEL QU'IL SE PARLE

Le « Poilu » est une langue — un peu « verte » — dont la tranchée a été le berceau. Aussi est-ce un « tranchéen » qui vient d'en écrire, sous le titre *Le Poilu tel qu'on le parle*, la curieuse lexicographie.

« Ce livre, déclare l'auteur, désire être un tableau des jeux de la langue et de la pensée, des sématismes en usage chez le combattant... » Peste ! sématismes, voilà un mot bien savant !



N'en soyons point trop surpris : le tranchéen-lexicographe n'est autre qu'un agrégé de grammaire, M. Gaston Esnault, lequel, prenant plaisir à discuter philologie sous les bombes, a rédigé, sur le vif, un « dictionnaire des termes populaires, récents et neufs, employés aux armées en 1914-1918 ».

Ouvrons le volume ça et là, au petit bonheur. Nous y voyons que *mouche*, en « poilu », signifie *balle* ; d'où cette exclamation piquante du troupier exaspéré par des sifflements de projectiles : « Oh ! ces vaches de mouches !... »

Plus loin, nous lisons que les vocables *autobus* et *rogneur de taxis* désignent une viande coriace... « à consistance de pneumatique » !!!

Pour ne pas « piétiner le caillbotis », passons rapidement sur des invectives virulentes telles que : « Face de semelle ! Bec de puce ! Crâne de pou ! » pour en arriver à d'autres expressions non moins pittoresques, mais d'ordre plus relevé.

Pour dépeindre un fanfaron : « Encore un qui a sucé la tour Eiffel pour la rendre plus pointue ! »

Cri lancé à une infanterie d'assaut par des porteurs d'échelles du génie : « On va vous poser des tapis pour passer ! »

Inscription griffonnée sur un « îlot de résistance » : « Le fusil recule, le fantassin français jamais ! »

Pour traduire l'impression donnée par un village ravagé : « Triste patelin ici : les souris montent au grenier les larmes aux yeux ! »

Nous en passons, et des meilleures... Mais n'en voilà-t-il pas assez pour expliquer ce mot de l'auteur : « Je n'ai été que le secrétaire d'un vaste bureau d'esprit » ?

BOURRAGE DE CRANE

Les chapeliers signalent avec stupeur que nombre de leurs clients démobilisés leur achètent des chapeaux d'une pointure supérieure à celle des coiffures qu'ils portaient avant la guerre...

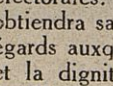
Et, sur les causes de cet étrange « gonflement de tête », déjà les médecins se perdent en conjectures...

N'y faudrait-il point voir, tout simplement, un effet du « bourrage de crâne » ?

LE VOTE FAMILIAL

Plus encore que le célibataire, le père de famille est intéressé à l'avenir politique du pays, puisque de cet avenir dépend celui de ses enfants.

Il serait donc naturel qu'en matière électorale le suffrage du père de famille bénéficiât d'une prédominance. Cette manière de voir, soutenue à la tribune par M. Landry, a failli l'autre jour être ratifiée par la Chambre : elle triompha d'ailleurs tôt ou tard, car elle est fondée sur un principe de justice et de patriotisme. Il faut qu'à la famille, « pierre angulaire » de l'édifice social, le vote familial assure une prépondérance dans les consultations



électorales. Alors, observe M. Landry, « elle obtiendra sans aucune peine les réparations, les égards auxquels elle est fondée à prétendre — et la dignité supérieure conférée aux chefs de familles nombreuses fera plus que toute autre chose pour renverser le préjugé détestable qui existe en France contre la fécondité ».

MANUEL DU PARFAIT TOURISTE

(SUITE)

Un manuel ne saurait être achevé sans un exemple. Si les observations formulées peuvent, par leur expression didactique, lasser le lecteur et seulement effleurer son esprit, nous pensons qu'un exemple démonstratif et coloré le frappera plus vivement. C'est pourquoi nous avons écrit, dans notre vif désir d'améliorer les conditions du tourisme français, les lignes qui suivent :

RÉSOLUTION

Il ne faut jamais mûrir une idée. Il ne faut pas sentir confusément qu'on a envie ou besoin de voyager, puis laisser cette envie ou ce besoin se préciser, hésiter avant de prendre une décision, et se résoudre enfin à faire sa malle... dans une quinzaine.

M. Sapiens se réveille. Il tire ses rideaux. Sa vue est éblouie par un soleil tout neuf, tout reluisant, chaud et bienfaisant. Les arbres de son avenue sont d'un vert aimable. M. Sapiens se sent réjoui. Un autobus passe sous sa fenêtre. Le bruit, la trépidation, l'odeur, lui font froncer le sourcil. Il pense : « C'est bigrement ennuyeux d'avoir ces machines-là à Paris ! » et, par association d'idées : « D'un temps pareil, comme on doit être bien dans les endroits où il n'y a pas d'autobus ! » puis : « Si je quittais Paris ? »

Ainsi, en cinq minutes, sa résolution est prise : il va voyager.

PRÉPARATIFS

M. Sapiens ne parle de son départ à personne. Ou bien on lui ferait des objections, il ne saurait plus ce qu'il doit faire et la tranquillité de son âme en serait troublée ; ou bien on lui poserait une foule de questions inutiles sur le but de son voyage, les moyens de locomotion qu'il veut employer, le nombre de jours qu'il veut demeurer absent ; ou bien encore on lui donnerait des conseils absurdes et incompetents.

Il fait lui-même sa malle et son sac à main. Il ne se hâte pas d'empiler ses affaires, fébrilement. Non. Il met deux ou trois jours à faire cette besogne charmante et significative, pendant laquelle l'imagination se donne un libre essor. N'est-il pas vrai que le seul fait de déposer une paire de chaussures au fond d'une malle suffit à emplir le cerveau de visions champêtres et d'impressions reposantes ? Le pantalon de flanelle évoque les chaudes journées où l'air bruisant est chargé du parfum des roses ; le pyjama, les siestes attendrissantes sous les tilleuls fleuris ; le pardessus de demi-saison, les promenades sentimentales au clair de lune, sur la route mystérieuse qui mène à la forêt.

M. Sapiens prévient ses domestiques qu'il s'en va pour très peu de temps, et qu'il ne sait au juste quand il reviendra. De cette façon, ils resteront toujours sur le qui-vive, tiendront l'appartement en ordre et ne se permettront pas des familiarités déplacées avec le mobilier de leur maître.

DÉPART

M. Sapiens a fait retenir sa place dans le train et enregistré ses bagages. Il se rend paisiblement à la gare par le Métro (ou par le Nord-Sud), car il sait que les taxis-autos ont des fantaisies dangereuses.

Il arrive à la gare sept minutes avant le départ du train. Il s'installe commodément, et n'est pas obligé d'attendre dans son wagon que le convoi s'ébranle, avec cette angoisse indéfinissable qui nous serre toujours à la gorge tant que le train n'a pas quitté le quai. Une minute pour entrer dans la gare, une autre pour trouver sa place, deux pour monter dans le wagon et s'asseoir, deux pour regarder ses compagnons de voyage, une pour leur sourire et mettre sa casquette : les sept minutes sont passées. Il a l'impression que l'homme au sifflet n'attendait que lui pour donner le signal. C'est extrêmement flatteur.

LE VOYAGE DANS LE TRAIN

M. Sapiens se lie avec ses compagnons de voyage, leur fait comprendre qu'il a un excellent caractère, mais qu'il est habitué à être traité avec douceur. Aussi lui permet-on d'allonger ses jambes, de prendre un peu plus de place qu'il n'y a droit et de fumer sa pipe bien que le



M. Sapiens fait tranquillement sa malle.

compartiment ne porte pas l'écriteau : Fumeurs. Pour tromper l'ennui d'un long parcours, une fois qu'il a obtenu de ses compagnons toutes les confidences imaginables, il a plusieurs moyens de se distraire : il regarde les fils télégraphiques monter et descendre, et cela lui inspire de salutaires réflexions philosophiques : notre vie est sujette à des hauts et des bas ; la vitesse change l'aspect des choses, ce qui prouve qu'il ne faut pas s'arrêter aux apparences, etc...

Dans le wagon-restaurant, il dit d'abord au steward : « Je me suis déjà trouvé plusieurs fois avec vous, et j'ai remarqué que vous étiez très habile. » Le steward est chatouillé dans son amour-propre, et choisit dans les plats les meilleurs morceaux pour l'homme qui a de lui une si bonne opinion. Ceci est d'une grande importance : les plats des wagons-restaurants ne comportent en principe qu'un ou deux bons morceaux, entourés d'arlequins variés.

Quand la nuit vient M. Sapiens met la lampe électrique en veilleuse et dort d'un sommeil innocent. Il ne ronfle pas, mais s'il ronflait, il le ferait musicalement et sur un rythme de berceuse, pour inciter les autres voyageurs à des rêves heureux.

Au petit jour, M. Sapiens se garde bien de réveiller ses compagnons pour leur montrer combien la campagne a changé depuis la veille. Il fait une toilette sommaire, mais qui suffit à lui rendre un visage frais et à inspirer à tout le monde le désir de l'imiter. De cette façon, il n'a pas à contempler jusqu'à la fin du trajet des figures jaunes, fripées et poussiéreuses.

Enfin, quand le train entre dans la gare définitive, il ne se précipite pas sur son sac à main. Il se le fait donner par un jeune homme obligeant, il attend qu'un vieux monsieur ait ouvert la portière, et il descend flegmatiquement du wagon.

CHOIX D'UN HOTEL

M. Sapiens ne choisit pas un hôtel d'après la couleur de son omnibus ou le charme de son nom. Il sait, en effet, que ces choses-là sont trompeuses. Il s'en remet au hasard.

D'ailleurs, dans une ville de province, tous les hôtels sont identiques et se valent. Sans quoi, il n'y aurait plus de concurrence, et la concurrence est l'âme du commerce.

ARRIVÉE A L'HOTEL

Dès qu'il entre à l'hôtel, M. Sapiens demande à voir le patron, et lui dit avec conviction :

— Je suis descendu chez vous, parce que je connais votre maison de réputation. Je sais qu'on y mange merveilleusement bien et que les chambres y sont très confortables.

Après cela, si le patron ne le traite pas de la meilleure façon, c'est que l'âme humaine a bien changé.

VISITE DE LA VILLE

M. Sapiens se fait indiquer le café le plus en renom, et s'y rend. Il y prend un ou plusieurs apéritifs, en examinant la tournure des habitués. Cela lui communique une assez bonne humeur qui a son prix, et qu'il aurait cherché vainement à obtenir en parcourant des rues généralement mal pavées.

S'il se trouve avoir pour voisin de table un monsieur d'abord sympathique, il engage la conversation, et cela finit par un piquet ou par une partie de dominos. Il est à remarquer que les connaissances qu'on fait au café sont les plus agréables, en ce sens qu'elles sont à évolution rapide, qu'elles durent peu et qu'elles ne nécessitent pas de grands frais d'amabilité.



La première excursion de M. Sapiens...

De plus, quand on est, comme M. Sapiens, d'une jolie force au piquet ou aux dominos, on a beaucoup de chances pour ne pas payer ses consommations. Il n'y a pas de petites économies.

EXCURSIONS

Après le dîner, M. Sapiens s'enquiert de savoir si la ville comporte un établissement cinématographique. Dans l'affirmative, il y passe une soirée. Il n'y a qu'en province que le cinéma soit agréable : 1° parce qu'il rappelle les plaisirs parisiens et leur donne, par comparaison, une saveur inappréciable ; 2° parce qu'on y voit de vieux films sentimentaux beaucoup plus drôles que les films récents dits « comiques », et de vieux films comiques beaucoup plus tristes que les films récents dits « dramatiques ».

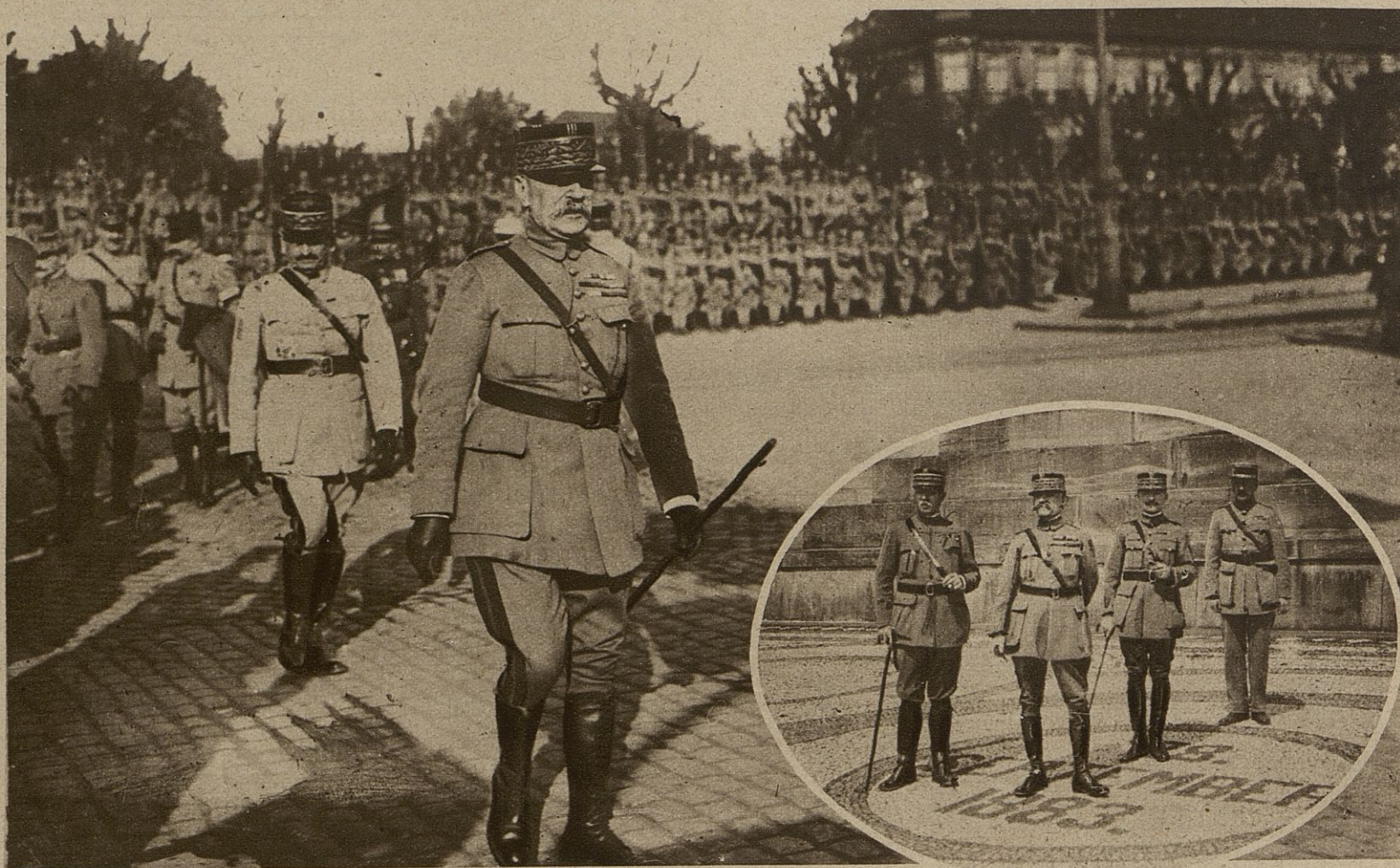
S'il n'y a pas de cinéma, M. Sapiens se fait apporter tous les journaux amusants et les lit dans son lit. A Paris, on n'a pas le temps de lire les journaux amusants... ou bien on n'y pense pas. C'est seulement dans une petite ville qu'on peut prendre contact avec l'esprit français, les conteurs français, les humoristes français, et la philosophie française, puisque, par définition, tout auteur gai est un profond philosophe (il est vrai que, réciproquement, un philosophe peut être extrêmement drôle à lire).

TOURISME PROPREMENT DIT

C'est beaucoup trop fatigant, surtout pour M. Sapiens, qui aime la tranquillité par-dessus tout.

RENÉ THIELL.

LE MARÉCHAL FOCH EN INSPECTION SUR LE RHIN



Le maréchal Foch vient de s'assurer par une tournée d'inspection en Allemagne occupée que les troupes alliées sont prêtes à toute éventualité. Il s'est rendu d'une tête de pont à l'autre par le Rhin, sur le vapeur « Bismarck » auquel faisait escorte une nombreuse flottille. En haut de la page, on voit le maréchal se diriger vers l'embarcadere à Mayence, après avoir passé en revue les troupes françaises. Dans le médaillon, il est, entre les généraux Fayolle et Weygand, au pied de la kolossale « Germania » du Niederwald. Près de Cologne, la flottille du généralissime croisa un navire chargé de soldats belges, qui saluèrent de leurs ovations le glorieux soldat, tandis que les échos du Rhin répercutaient les accents de la « Brabançonne » et de la « Marseillaise ». Cinquante avions évoluaient dans le ciel. Cette scène-ci est l'arrivée du maréchal à Coblenze, où le général américain Liggett était venu l'attendre au débarcadere.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 240 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 10 et intitulé : « Les funérailles de Miss Edith Cavell. »

La
Poudre**TEINDELYS**

donne un teint de lys

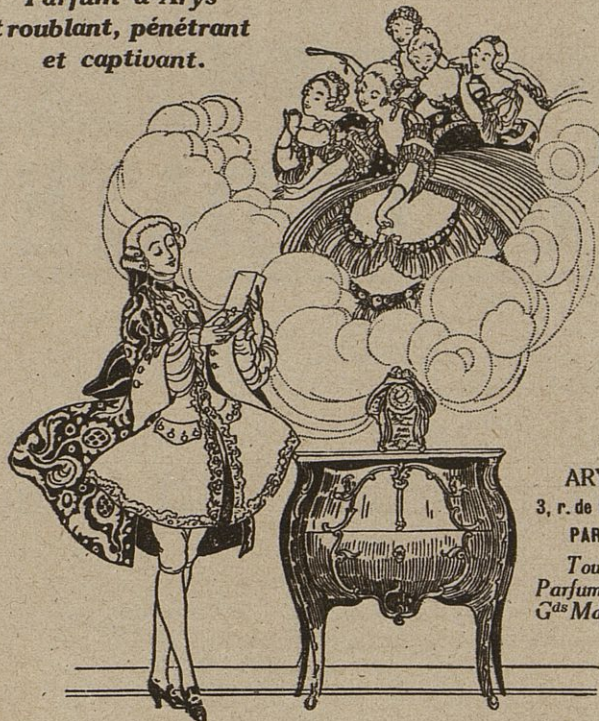
Tous Produits
de beauté.Formules
scientifiquesLes produits Teindelys rajeunissent
et embellissent

Poudre : 4 fr.; f^{co} 5 fr. — Crème : grand modèle, 9 fr.; f^{co} 10 fr. 70.
Petit modèle, 5 fr.; f^{co} 6 fr. 20. — Savon : 4 fr.; f^{co} 5 fr. —
Eau : 10 fr.; f^{co} 13 fr. — Bain : 4 fr.; f^{co} 5 fr. — Lait : 12 fr.; f^{co} 15 fr.
AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

ARYS, 3, rue de la Paix, Paris, toutes Parfumeries
et Grands Magasins.

Un jour viendra

Parfum d'Arys
troublant, pénétrant
et captivant.



ARYS
3, r. de la Paix
PARIS
Toutes
Parfumeries et
Grands Magasins.

A celle dont mon cœur veut faire une marquise,
Je veux offrir, galant, en un doux abandon,
"Un jour viendra", parfum objet de convoitise
Des femmes désirant le plus rare des dons.

Le flacon de "Lalique" : 30 fr.; franco contre mandat-poste de 33 fr.
Flacon réclame, franco : 16 fr. 50

CONCOURS N° 50 (en 12 séries)

1.200 fr. de Prix dont 600 fr.
en espèces

LE TESTAMENT (7^e Série)

Ligne

Un vieux maniaque a placé dans son coffre, à côté des valeurs qui forment une partie de son héritage, une somme de 7.453 fr. 70 de monnaies diverses neuves; ces monnaies sont placées en piles de différentes hauteurs et chaque pile est constituée par une monnaie unique.

Il y a douze piles; ces piles représentent donc douze monnaies différentes. Le maniaque s'est contenté d'indiquer dans son testament, par des lignes noires, la hauteur très exacte de chaque pile.

Il lègue cette somme à celui de ses héritiers qui sera capable de dire le premier quelle somme et quel genre de monnaie sont représentés par chaque ligne.

Ces pièces sont toutes françaises; l'or, l'argent, le nickel et le bronze sont représentés.

SEPTIÈME QUESTION

Quelle est la somme représentée par la ligne n° 7?

N° 7

LES RÉPONSES DEVRONT NOUS PARVENIR EN UNE SEULE
FOIS, APRÈS LA PUBLICATION DE LA DOUZIÈME SÉRIE.

LISTE DES PRIX :

1 ^{er} PRIX	250 fr.	4 ^e PRIX	50 fr.
2 ^e »	150 »	5 ^e »	25 »
3 ^e »	75 »	6 ^e au 10 ^e PRIX ..	10 »
100 Souvenirs d'une valeur de		6 fr.	

Pochette Surprise

BON N° 4

6^e Série

A découper et à coller
sur le
Bulletin de demande.

CONCOURS N° 50 (7^e Série)**BON DE CONCOURS**

A découper et à coller sur la feuille de concours.

COLLEZ
A CETTE PLACE
LE BON

N° 1

**POCHETTE
SURPRISE**

COLLEZ
A CETTE PLACE
LE BON

N° 2

DIRECTION DES CONCOURS
DU "PAYS DE FRANCE"

Veuillez m'adresser la "Pochette Surprise"

N°

qui sera demandée (indiquer en chiffres le nombre de fois) fois.

DATE D'ENVOI :

NOM ET PRÉNOM :

ADRESSE :

LOCALITÉ :

Dép^t :

Signature :

COLLEZ
A CETTE PLACE
LE BON

N° 3

6^e SÉRIE

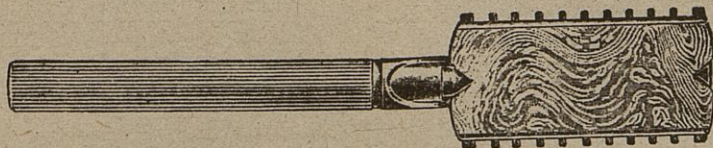
valable jusqu'au
10 Juin 1919

Le présent bulletin sera
reçu jusqu'au 10 Juin
inclus.

COLLEZ
A CETTE PLACE
LE BON

N° 4

Le Merveilleux Rasoir Automatique



"UP TO DATE"

dans un riche écrin maroquinerie, avec 2 lames
suffisamment épaisses pour supporter un
repassage journalier et durer plusieurs mois

vous est offert au prix de

14 fr. 40

Valeur réelle :

30 francs

ESSAYEZ...

ce merveilleux instrument 8 jours et si vous
n'en recevez pas toute satisfaction, renvoyez-le,
à nos frais, et la somme de 14 fr. 40 vous sera
remboursée intégralement. Ce rasoir est fabriqué
en France, il diffère de tous les autres systèmes.

Impossible de se couper

FUT-ON MANCHOT OU AVEUGLE

Catalogue illustré franco ... Agents demandés partout

Établissements NEW-AMERICA
Villefranche-sur-Mer (Alpes-Maritimes)

Beauté
de la
Chevelure
**PÉTROLE
HAHN**



Produit Français.

R. VIBERT, snc
LYON

Pour suivre les préliminaires de paix

Achetez

L'ATLAS DE GUERRE

Édité par LE PAYS DE FRANCE

56 Cartes 1 Fr.

Franco : 1 fr. 30

En vente au PAYS DE FRANCE

et chez tous les libraires et marchands de journaux.

LES GALERIES LAFAYETTE

sont

par la transformation et les agrandissements de leurs
Rayons d'ameublement

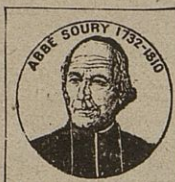
LA MAISON DE PARIS LA MIEUX ORGANISÉE
pour tout ce qui concerne

**LE MOBILIER - LES INSTALLATIONS
LA DÉCORATION ARTISTIQUE**

aucune taxe de luxe n'est perçue en sus des prix marqués

MALADIES de FEMME

LE RETOUR D'ÂGE



Exiger ce portrait

Toutes les femmes connaissent les dangers
qui les menacent à l'époque du **RETOUR
D'ÂGE**. Les symptômes sont bien connus.
C'est d'abord une sensation d'étouffement et
de suffocation qui étirent la gorge, des bouffées
de chaleur qui montent au visage pour faire
place à une sueur froide sur tout le corps. Le
ventre devient douloureux, les règles se renou-
vellent irrégulières ou trop abondantes, et
bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée
aux pires dangers. C'est alors qu'il faut sans plus tarder faire
une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cesserons de répéter que toute femme qui atteint
l'âge de quarante ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise,
doit faire usage de la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** à
des intervalles réguliers si elle veut éviter l'afflux subit du
sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture
d'anévrisme et, ce qui est pis encore, la mort subite. Qu'elle
n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se
portera de préférence aux parties les plus faibles et y déve-
loppera les maladies les plus pénibles : Tumeurs, Cancers,
Métrite, Fibromes, Maux d'Estomac, d'Intestins, des Nerfs, etc.

La **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** se trouve dans toutes les pharmacies :
le flac., 5 fr. ; franco gare, 5 fr. 60. Les 4 flac., 20 fr. fr^{co} gare contre
mandat-poste adr. à la Pharmacie **Mag. DUMONTIER**, à Rouen.

(Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.)

Bien exiger la véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY
car elle seule peut vous guérir

(Notice contenant renseignements gratuits.)

On n'imité pas l'inimitable Rasoir de sûreté APOLLO

Breveté

Le seul dont la lame est à tranchants courbes

INVENTION ET FABRICATION FRANÇAISES

En vente dans toutes les bonnes Maisons

Gros : SOCIÉTÉ DE COUPELLERIE & ORFÈVREURIE
31, rue Pastourelle, Paris

TIMBRES-POSTE POUR COLLECTIONS



Em. CHEVILLIARD

13, B^{te} St-Denis, Paris

Contre 0 fr. 40 en timbres
neufs (du pays du deman-
dant) nous adressons franco
notre Nouveau prix-courant
France, Colonies françaises et
Croix-rouge, avec un timbre
de Dubanghi à titre gracieux.

ASTHME

Spécifique Souverain
Cigarettes ou Poudre
Toutes Ph^{ies} Signature **ESPIC** sur chaque Cigarette

L'ART ET LA MANIÈRE DE FABRIQUER LA MARMITE NORVÉGIENNE

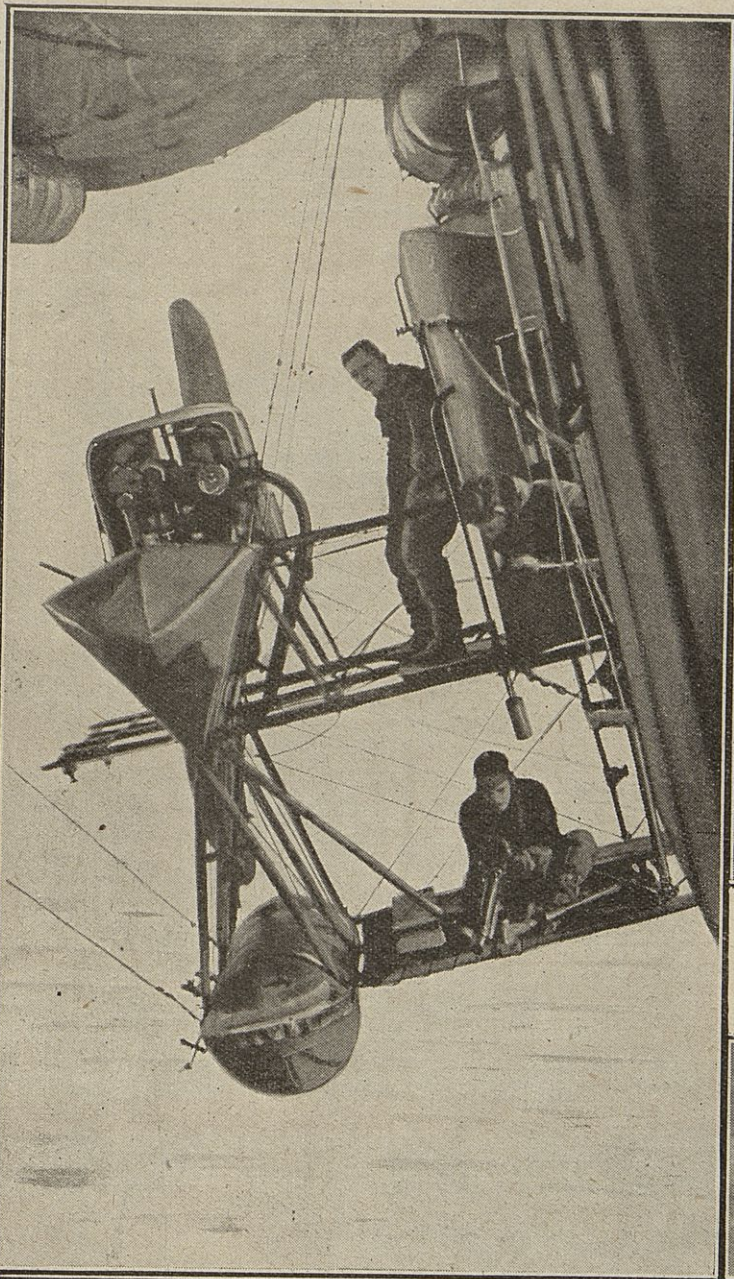
ET DE FAIRE LA CUISINE } SANS FEU } OU PRESQUE
 } SANS FRAIS }

Par Louis FOREST

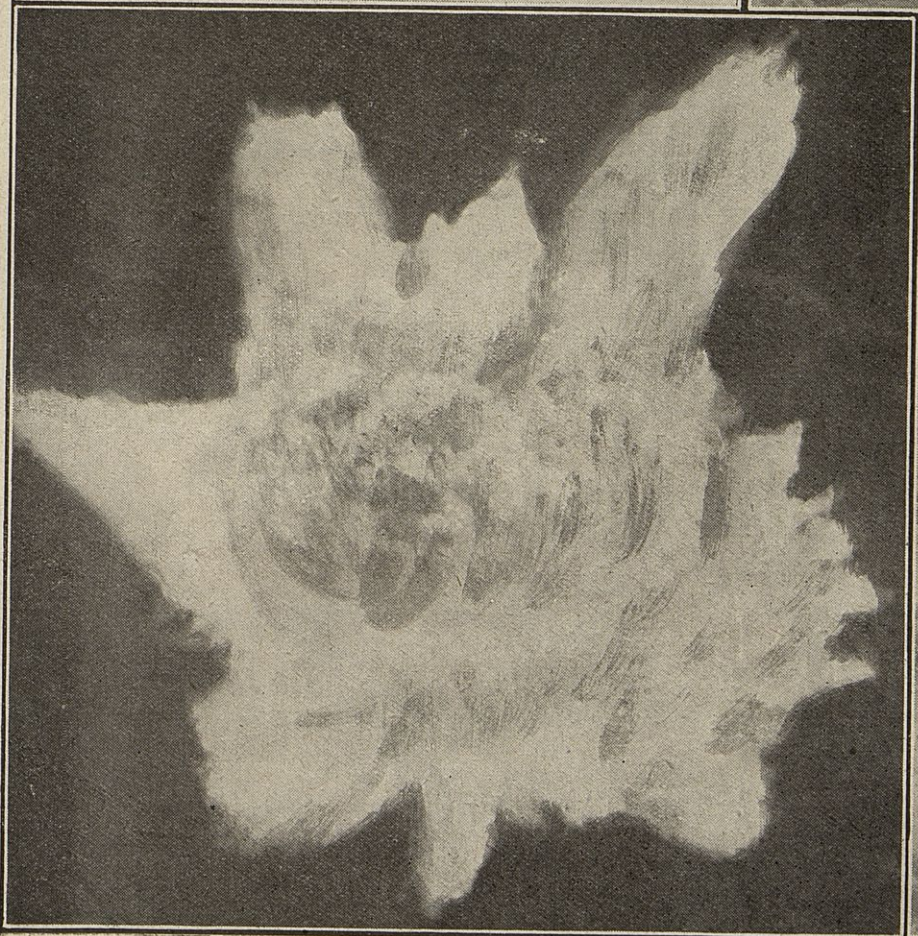
Commandez tout de suite chez votre marchand de journaux cette bro-
chure illustrée où, sous une forme amusante et concrète à la fois, M. LOUIS
FOREST donne toutes les indications nécessaires à la construction et à
l'emploi de la MARMITE NORVÉGIENNE, à laquelle ses articles
parus dans le *Matin* ont donné une notoriété soudaine et justifiée.

En vente au PAYS DE FRANCE, 2-4-6, boul^d Poissonnière
Prix : 0 fr. 30 ; envoi franco contre 0 fr. 35

UN HYDRAVION ANGLAIS CONTRE UN SOUS-MARIN



Pendant que l'« U-boat » cherche une proie, le sillage de son périscope trahit au loin sa présence. L'hydravion, dès qu'il l'aperçoit, ouvre le feu sur lui avec une mitrailleuse; mais c'est une bombe qu'il faudra pour avoir raison d'un tel ennemi.



La censure britannique nous laisse seulement aujourd'hui publier cette curieuse série de photographies qui enregistrent les phases du combat victorieux d'un hydravion britannique contre un sous-marin allemand. A gauche se voient les effets, à la surface de la mer, de l'explosion de la bombe qui vient de toucher le pirate. A droite, c'est l'immense nappe de mazout qui, s'échappant de ses flancs rompus, s'étale sur les flots, preuve certaine de la victoire de l'hydravion.

SCULPTURE



En sculpture, comme en toutes choses, il faut savoir se modérer, calmer ses nerfs, craindre le surmenage, mesurer ses efforts et présenter avec soin ses sujets...

Une grappe de raisin représentera L'ABONDANCE.

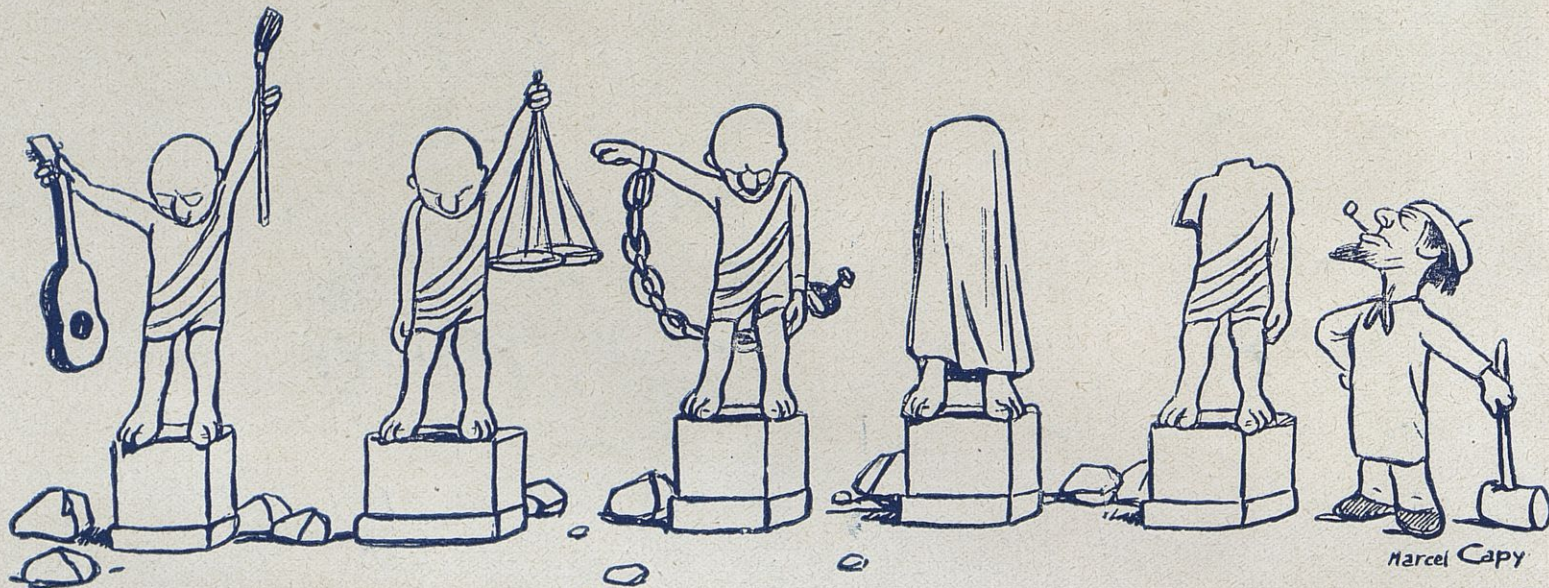
Comme une poule et son œuf représentent RESTRICTIONS ! C'est simple !... et le sculpteur n'est pas fatigué !...



Je pensai donc à utiliser jusqu'au bout mon chef-d'œuvre bien connu : LE TRAVAIL, en l'exposant sous des titres différents.

Je lui enlevai sa serpe et lui collai un soleil que j'intitulai : LA LUMIÈRE !

L'année suivante, j'obtenais : LA NUIT !



Successivement, je passai à mon bœuf une guitare et un pin-
eau. Résultat : LES ARTS !

Je lui enlève la guitare, je lui repasse une paire de balances : LA JUSTICE !

...Une chaîne et un cadenas de deux sous : L'ESCLAVAGE !

...Une serviette sur la tête : MYSTÈRE ET DISCRÉTION !

Que je lui biffe la tête, que je lui rogne les abatis !!!... Je l'appelle : CHATIMENT !

Marcel Cappy